

www.bnf.fr

chroniques

de la Bibliothèque nationale de France

n° 66 - avril-mai-juin 2013

Exposition

Guy Debord Un art de la guerre

{ BnF

Agenda en
pages centrales



En bref 3

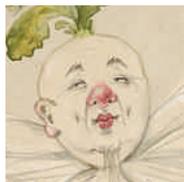
Expositions 4

- Guy Debord. Un art de la guerre
- Jean de Gonet, relieur
- Martin Karplus, la couleur des années 1950
- Zellidja : la découverte de soi au bout du voyage
- L'École française de danse fête ses 300 ans
- Le cirque défile à Moulins



Auditoriums 14

- La comédie du malheur
- Trente ans de Cités obscures
- Net art : cartographies de l'invisible
- Biodiversité et savoirs traditionnels



Collections 18

- Mohammed Dib, le testament littéraire d'un exilé
- Charlotte Delbo, écrivain de la mémoire
- Alexandre Trauner, un enfant du paradis



International 22

- Marcel Proust à la Morgan Library

Vie de la BnF 23

- Partager la culture avec tous
- Images d'un chantier
- Hommage à Arnaud de Vitry



Actus du numérique 26

- Le fonds musical rejoint le catalogue général
- Les portails web thématiques de la bibliothèque du Haut-de-jardin



Un livre BnF 27

- Guy Debord. Un art de la guerre

Focus 28

- « Encore une journée divine ! »

Chroniques de la Bibliothèque nationale de France est une publication trimestrielle.

Président de la Bibliothèque nationale de France Bruno Racine.

Directrice générale Jacqueline Sanson.

Délégué à la communication Marc Rassat.

Responsable éditoriale Sylvie Lisiecki, sylvie.lisiecki@bnf.fr

Comité éditorial Mireille Ballit, Jean-Marie Compte, Catherine Dhérent, Jean-Loup Graton, Joël Huthwohl, Olivier Jacquot, Anne Pasquignon, Anne-Hélène Rigogne.

Ont collaboré à ce numéro Laetitia Armenoult, BnF, Sylvie Aubenas, BnF, Mathias Auclair, BnF, Christophe Bruno, Antoine Coron, BnF, Cédric Enjalbert, Joëlle García, BnF, Christophe Ghristi, Jean de Gonet, François-Pierre Goy, BnF, Thierry Grillet, BnF, Emmanuel Guy, BnF, Jorge Lavelli, Laurence Le Bras, BnF, Sandrine Le Dallic, BnF, Olivier Loiseau, BnF, Patrick Marcolini, Isabelle Mette, BnF, Cécile Pocheau-Lesteven, BnF, Frédéric Pommier, Sophie Renaudin, BnF, Marie Saladin, BnF, Mileva Stupar, BnF, Annick Tillier, BnF, Dominique Versavel, BnF, Dominique Wibault, BnF.

Coordination graphique Françoise Tannières.

Iconographie Sylvie Soullignac.

Maquette et révision Volonterre.

Impression Stipa ISSN : 1283-8683

Abonnements Marie-Pierre Besnard, marie-pierre.besnard@bnf.fr

VOTRE AVIS NOUS INTÉRESSE N'hésitez pas à nous écrire pour nous faire part de vos remarques et suggestions : sylvie.lisiecki@bnf.fr



Édito

En ce printemps 2013, l'actualité de la Bibliothèque, que présente ce numéro de *Chroniques*, témoigne une fois de plus de sa vitalité et de notre désir d'aller au-devant des attentes de nos publics. Une grande exposition, *Guy Debord. Un art de la guerre*, présente l'œuvre de ce penseur et écrivain hors normes à travers ses archives, acquises par la BnF en 2011. Rassemblés en un même lieu, les manuscrits et documents de travail révèlent, au fil des lectures et des écrits, l'élaboration de la réflexion de l'auteur de *La Société du spectacle*, ainsi que le combat de celui qui se désignait lui-même comme « enragé » et « stratège ». La rétrospective de l'œuvre de Jean de Gonet, figure incontournable de la reliure contemporaine, est d'une toute autre teneur : elle est un hommage au raffinement, à la créativité et à la beauté, toutes qualités que ce maître relieur qui se revendique comme un artisan conjugue avec bonheur. En attendant une autre belle rencontre : Astérix sera à la BnF cet automne, à travers une exposition rendue possible grâce au don par Uderzo d'un ensemble de planches originales d'albums des aventures du célèbre petit Gaulois. La richesse de cette programmation témoigne aussi de l'importance cruciale de l'enrichissement des collections pour notre établissement et pour la collectivité. À travers la numérisation des œuvres qui les rendent accessibles au plus grand nombre, mais aussi par les travaux de recherche qu'elles permettent, ces acquisitions jouent un rôle remarquable pour la démocratisation de la culture. Par ailleurs, en dépit de la période difficile que traverse notre pays, les chantiers engagés se poursuivent activement : les services offerts aux lecteurs via le numérique ne cessent de s'élargir, tel le site web mobile qui vient d'être lancé. La rénovation du quadrilatère Richelieu se poursuit. Enfin, dix-sept ans après l'ouverture au public du site François-Mitterrand, une nouvelle entrée est en cours de réalisation, côté est, grâce à un partenariat avec les cinémas MK2. Elle accueillera nos visiteurs et nos lecteurs à l'automne, élément clé de la transformation du Haut-de-jardin qui devient plus convivial et plus adapté aux besoins d'aujourd'hui.

Bruno Racine,
Président de la Bibliothèque nationale de France

Rejoignez la BnF sur les réseaux sociaux



En couverture : Internationale situationniste, conférence de Londres, 24-28 septembre 1960. De gauche à droite : Attila Kotányi, Hans-Peter Zimmer, Helmut Prem, Jorgen Nash, Maurice Wyckaert, Asger Jorn, Guy Debord, Helmut Sturm et Jacqueline de Jong. Photo D.R. BnF, dpt. des Manuscrits.

RENDEZ-VOUS AUX JARDINS

Visitez le jardin de la BnF

La 11^e édition des Rendez-vous aux jardins aura lieu les 1^{er} et 2 juin prochains. Pour célébrer l'anniversaire des 400 ans d'André Le Nôtre (1613-1700), l'événement a pour thème « le jardin et ses créateurs ». Le jardin de la Bibliothèque François-Mitterrand, habituellement fermé au public, organise des visites par groupes (sur inscription au 01 53 79 49 49).



Un couple d'éperviers a fait son nid dans le jardin du site François-Mitterrand. Nourrissage de la couvée, sous l'objectif du photographe animalier Yves Gestraud.

LA NUIT DES MUSÉES

En mai, nocturne site Richelieu

Samedi 18 mai, la 9^e Nuit des musées invite les curieux à découvrir gratuitement collections, expositions et animations de divers sites culturels. L'occasion de passer les portes de la BnF à la nuit tombée pour se glisser dans la peau d'un numismate et visiter le musée des Monnaies, médailles et antiques sur le site Richelieu.

<http://nuitdesmusees.culture.fr>

DÉPÔT LÉGAL

L'Extranet en pleine expansion

L'Extranet du dépôt légal permet de dématérialiser les déclarations qui accompagnent le dépôt des livres et périodiques. Depuis janvier, ses fonctionnalités sont étendues aux déclarations des cartes et plans, partitions, estampes, photographies et documents audiovisuels. Avec l'accord du déposant, les données transmises figureront bientôt dans Nouveautés Éditeurs, accessible à tous. En 2012, près de 100 000 documents de tous types, hormis les 40 000 titres vivants de périodiques, ont été déposés. depotlegal.bnf.fr nouveautes-editeurs.bnf.fr

CHRONIQUES

Découvrez l'édition électronique enrichie

Chroniques de la BnF est désormais disponible dans un format pdf enrichi. Galeries d'images, vidéos et liens internet viendront compléter les articles de votre magazine trimestriel.

http://www.bnf.fr/fr/evenements_et_culture/a.chroniques.htm



ÇA S'EST PASSÉ À LA BNF



Vernissage de l'exposition *Louis Stettner, photographe : une rétrospective, galerie des donateurs, François-Mitterrand*

10 décembre 2012

De gauche à droite : Dominique Versavel, commissaire de l'exposition, Bruno Racine, président de la BnF, et Louis Stettner, photographe



La BnF, qui par ailleurs en conserve des exemplaires remarquables se tient prête à apporter son expertise pour la préservation des manuscrits de Tombouctou (Mali).

Manuscrits sortis d'une malle d'une bibliothèque familiale de Tombouctou.



XIV^e Journées des pôles associés et de la coopération de la BnF

25 et 26 février 2013

350 professionnels des bibliothèques et de la documentation se sont réunis autour du thème « Enrichir et partager le patrimoine culturel ».



Guy Debord. Un art de la guerre

L'exposition que la BnF consacre à Guy Debord, site François Mitterrand, fait suite au traitement de ses archives, classées Trésor national et acquises par la BnF en 2011. Un éclairage indispensable du travail de ce penseur révolutionnaire, entre contestation et détournement, entre écriture et cinéma, dont l'œuvre continue de faire mouche.

À la fois poète, artiste, penseur révolutionnaire, directeur de revue et cinéaste, Guy Debord (1931-1994) a livré avec ses archives, non seulement l'histoire d'une œuvre, mais aussi celle d'aventures collectives. Outre ses manuscrits et documents de travail, son fonds donne accès à une vaste documentation sur les deux mouvements d'avant-garde dont il fut l'initiateur, l'Internationale lettriste (1952-1957) puis l'Internationale situationniste (1957-1972).

Héritiers du dadaïsme, du surréalisme puis du lettrisme, Guy Debord et ses compagnons de route ont cherché un nouveau passage vers une contestation aussi large que possible des conditions de vie dans nos sociétés modernes. Ils n'ont ainsi eu de cesse d'aller au-delà du cadre artistique auquel leurs prédécesseurs étaient restés attachés, en portant concrètement la lutte hors du champ de l'art, dans le domaine de la vie quotidienne : la révolution doit être d'abord la modification des perspectives au sein de cette vie. Cela suppose aussi de remettre en cause la pratique traditionnelle du politique : la critique des bureaucraties soviétique et chinoise, des syndicats et, plus tard, des gauchismes, incarne ce même désir de dépassement.

Le détournement comme arme critique

Les propositions théoriques de Guy Debord s'accompagnent tout au long de l'aventure d'un violent désir d'action pour faire changer un monde dont il rejette les faux-semblants. Ainsi *La Société du spectacle*, œuvre phare publiée en 1967, continue-t-elle de fournir aux analystes du monde moderne un modèle critique et interprétatif que les mutations récentes ne démentent guère. La force de ce texte, malgré son caractère ardu, repose aussi sur les modalités de son élaboration. Lecteur insatiable, Guy Debord affûte en effet constamment le langage de sa critique comme son

Page de gauche
Guy Debord
Géographie littéraire
Feuille d'atlas
annoté : classés
par pays, les noms
de ceux qui
ont le plus compté
pour l'auteur, 1974

Ci-contre
Photographie de
Ralph Rumney,
Guy Debord
à la conférence
de Cosio d'Arroschia,
27 & 28 juillet 1957



esprit stratégique, au contact d'autres auteurs auxquels il confronte sa propre pensée. Ses fiches de lecture, conservées dans ses archives, dessinent le rhizome dont son œuvre est le prolongement. De même que son cinéma ou les collages de l'époque lettriste, elles témoignent d'un rapport à la culture passée et présente qui entre en résonance avec de nombreuses pratiques contemporaines. Le détournement, qui fut aussi une critique de l'idéologie de la créativité et une manière d'entériner la mort de l'auteur et de son *autorité*, n'a cessé de faire des émules, par exemple en art plastique et vidéo ou en musique. L'utilisation récurrente de phrases détournées, pratique permanente chez les situationnistes, inscrit par ailleurs l'œuvre de Guy Debord dans une histoire de la pensée. Quoique toujours liée à une époque, à ses contradictions et ses conflits, son œuvre devient elle-même ce « bien commun », susceptible de fournir au lecteur une « signification instantanément communicable, à propos de conduites ou penchants humains » (*Panegyrique, tome premier*). L'exposition *Guy Debord, un art de la*

guerre fera ainsi se répondre, dans un dialogue ininterrompu, les auteurs d'un temps passé et la trajectoire de ceux qui, aux côtés de Guy Debord, ont cherché passionnément à bouleverser une époque avec, en ligne de mire, la mise en œuvre effective de leur projet révolutionnaire. À ce titre, *Le Jeu de la guerre* imaginé par Debord dès les années 1950 témoigne de la place qu'a occupée dans sa réflexion la nécessité de penser stratégiquement tout projet d'action, quel qu'il soit. Le vocabulaire de la partie du *Jeu de la guerre* fournit les clefs de lecture qui permettent de comprendre comment s'enchaînent et se répondent les étapes de la réflexion de Guy Debord.

Laurence Le Bras et Emmanuel Guy

Guy Debord. Un art de la guerre

27 mars - 13 juillet 2013

Site François-Mitterrand

Commissariat : Laurence Le Bras,
Emmanuel Guy

Manifestations autour de l'exposition : voir
l'agenda en pages centrales.

Avec le soutien de la Fondation Louis Roederer, Grand Mécène
de la Culture. En partenariat avec l'INA, *Le Monde*, *Télérama*,
art press, France 5, France Culture.



Les héritiers de Guy Debord

Les idées comme les méthodes d'action de Guy Debord et des situationnistes restent vivantes, tant du côté des intellectuels que des mouvements politiques. Elles ont aussi influencé les artistes contemporains, même si les théories debordiennes ont surtout cherché à dépasser l'art. Explications avec Patrick Marcolini, philosophe¹.



Ci-dessus
Debord avec
les lettristes
à la sortie de la
projection du *Traité
de bave et d'éternité*
d'Isidore Isou,
Cannes, 20 avril 1951

Ci-dessous
Photomontage à
partir d'un portrait
de Michèle Bernstein,
1960; la bulle est
un détournement
d'un slogan
de la campagne
présidentielle
d'Eisenhower
en 1951: «I like Ike»

En bas
Guy Debord,
Directive n° 1,
«Dépassement
de l'art», juin 1963

tentatives de Deleuze et Guattari de bâtir une «géophilosophie», font écho aux recherches situationnistes sur la dérive et la psychogéographie. Sans parler d'auteurs plus anciens qu'on est en train de redécouvrir et qui furent en rapport étroit avec Debord: Jacques Ellul, qui a multiplié les références à *La Société du spectacle* dans ses travaux sur la société technicienne, ou le sociologue marxiste Henri Lefebvre, qui a repris et prolongé la critique situationniste de l'urbanisme.

Qu'en est-il de l'héritage de la pensée situationniste dans l'art contemporain?

P.M.: C'est un héritage ambigu parce que Debord et les situationnistes ont surtout cherché à dépasser

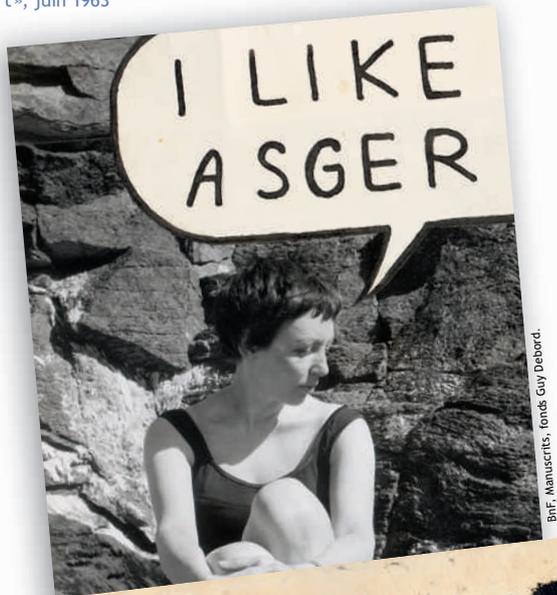
Chroniques: Quelle a été la postérité de la pensée de Guy Debord?

Patrick Marcolini: Elle a été multiple. D'une part, sa pensée s'est propagée de façon souterraine dans la contre-culture et les milieux politiques révolutionnaires, à gauche de l'extrême gauche. Mais elle s'est diffusée aussi dans une sphère plus institutionnelle, chez les intellectuels et dans les médias, voire dans des cercles proches du pouvoir. Après 1968, anarchistes et marxistes d'ultragauche sont en quête d'une prise directe sur la vie quotidienne de la population, et trouvent une source d'inspiration chez les situationnistes qui proposent une critique de la façon dont le capitalisme façonne les subjectivités, les désirs, les rapports entre les gens. On voit aussi certains groupes rejouer de manière mimétique l'histoire de l'Internationale situationniste, adoptant son langage et ses méthodes d'action. Enfin, dans les années 1970 et 1980 émergent de nouvelles mouvances politiques largement influencées par les idées de Guy Debord: les

autonomes, puis les anti-industriels. À chaque fois, il y a un style situationniste nettement identifiable: humour et subversion, pratique du détournement et apologie du sabotage. Ces mouvements font parfois l'actualité – par exemple les fauchages de plantes transgéniques dans les luttes anti-OGM à la fin des années 1990, ou le succès récent de *L'Insurrection qui vient* suite à l'affaire de Tarnac.

Vous écrivez que de nombreux philosophes et sociologues contemporains ont été influencés par l'auteur de *La Société du spectacle*.

P.M.: Oui, car ils ont fait leur formation intellectuelle autour de 1968, à un moment où les idées des situationnistes exerçaient une certaine fascination. Les textes de Jean Baudrillard sur le simulacre ou ceux de Philippe Lacoue-Labarthe sur la question de la mimésis et de la représentation sont en dialogue critique avec la théorie debordienne du spectacle. Les réflexions de Paul Virilio sur l'espace et le territoire, de même que les



BnF, Manuscrits, fonds Guy Debord.



Reproduction BnF, Manuscrits, fonds Guy Debord.



BnF, Manuscrits, fonds Guy Debord.

l'art. Néanmoins, il est visible chez les artistes dont les recherches portent sur le matériau urbain, la dérive, la cartographie – depuis les *Street Works* réalisés à New York en 1969 jusqu'au collectif *Stalker* dans les années 1990. On peut aussi mentionner ceux qui cherchent à modifier les rapports sociaux et la vie des gens « ordinaires » : Fred Forest et l'art sociologique ou, plus récemment, l'« esthétique relationnelle ». Enfin, les artistes qu'on a rassemblés sous l'étiquette de l'« artivisme », au croisement de l'intervention culturelle et de la contestation sociale, sont aussi tributaires de la démarche des situationnistes en leur temps.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

1. Patrick Marcolini, *Le Mouvement situationniste : une histoire intellectuelle*, éd. L'Échappée, 2012.

Ci-dessus
Guy Debord
Collage en l'honneur
d'Asger Jorn, 1962

Ci-dessous, à gauche
Conseil pour
le maintien
des occupations,
mai 1968, affiche

Ci-dessous, à droite
Michèle Bernstein
et Guy Debord
Annonce pour
l'ouverture du bar
La Méthode, 1958



BnF, Manuscrits, fonds Guy Debord.



BnF, Manuscrits, fonds Guy Debord.

Trois questions à Bruno Racine



► **Chroniques :** Vous avez beaucoup œuvré pour les acquisitions patrimoniales de la BnF, notamment pour l'entrée des archives de Guy Debord. Quels ont été les moments clés de cette acquisition ?

Bruno Racine : Il a d'abord fallu décider s'il convenait de retenir cet ensemble sur le territoire alors qu'il avait trouvé un acquéreur à l'étranger, en l'espèce l'université de Yale. Les avis étaient partagés à la BnF, mais il m'a paru évident que nous devions considérer que ces archives étaient d'un intérêt patrimonial majeur, et j'en ai convaincu la ministre de la Culture de l'époque, Christine Albanel. Il a fallu ensuite que la commission consultative des trésors nationaux approuve cette position – qui constituait une première dans notre pays pour un fonds quasiment contemporain. Il a fallu enfin, et j'en faisais un point d'honneur, tenir à la lettre les engagements moraux que j'avais pris auprès d'Alice Debord : nous devions trouver les fonds nécessaires pour nous acquitter du paiement le plus rapidement possible en mobilisant nos mécènes, et nous avons ensuite le devoir de mettre en valeur cet ensemble et la personnalité de Guy Debord à travers, bien sûr, la grande exposition du printemps 2013, mais aussi un travail scientifique en profondeur sur les archives.

Que répondez-vous à ceux qui critiquent la « récupération » par la BnF de l'auteur de *La société du spectacle* à l'occasion de l'exposition ?

B. R. : Si une institution patrimoniale telle que la BnF ne devait accueillir que les écrivains



© Jean-François Robert/BnF.

conformistes ou amis de l'ordre établi, ses collections seraient assurément beaucoup moins intéressantes... y compris pour ceux qui se réclament d'une inspiration révolutionnaire. Personne, je pense, ne trouve incongrue la présence à la BnF des manuscrits de Sade ou de Céline. Au demeurant, Guy Debord lui-même, en classant ses archives avec un soin minutieux, a montré qu'il entendait en faire une « acquisition pour toujours », selon l'expression que Thucydide emploie à propos de sa célèbre histoire de la guerre du Péloponnèse et que Debord aimait à citer. La vocation de la BnF est de mettre à la disposition des chercheurs ce matériau d'une grande richesse, indispensable pour comprendre l'effervescence des années 1960 et suivantes. Certainement pas d'embaumer ou de récupérer un penseur farouchement rétif à toute tentative de ce genre.

Quels sont les aspects de l'œuvre de Guy Debord qui vous intéressent particulièrement ?

B. R. : Je citerais sans hésiter la passion que je partage pour l'analyse des rapports de force et la stratégie, la lecture de Clausewitz, l'inventeur d'un « jeu de la guerre ». Je ne suis certes pas le seul puisque les commissaires ont proposé de mettre en valeur cet aspect de la personnalité de Debord dans le titre même de l'exposition. « Stratège » était l'une des rares qualifications qu'il acceptait pour lui-même, à côté de « théoricien » et d'« engagé », en souvenir des occupants de la Sorbonne en mai 1968.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

Jean de Gonet, relieur

Une exposition, site François Mitterrand, retrace l'œuvre de ce relieur, qui a introduit dans son art des innovations techniques et artistiques sans précédent.



© David Paul Carr/BnF.

Jean de Gonet est depuis trente ans la figure majeure de la reliure en France et bien au-delà. Les changements techniques qu'il a introduits dans la manière de relier et l'originalité de son apport artistique ont révolutionné un art dont les modes opératoires étaient depuis longtemps fixés et dont les décors ne se concevaient qu'en relation avec le contenu du livre.

La Bibliothèque nationale de France, qui expose son œuvre ce printemps 2013, l'avait fait découvrir dès 1978 en compagnie de deux relieurs confirmés, Monique Mathieu et Georges Leroux. Il entreprenait alors la révolution, empruntée à des techniques oubliées ou fort lointaines, consistant à traiter séparément les plats et le dos, sans couverture qui cache les coutures rendues visibles. Ainsi les plats peuvent-ils être réalisés en toutes sortes de matériaux et s'ouvrent plus aisément.

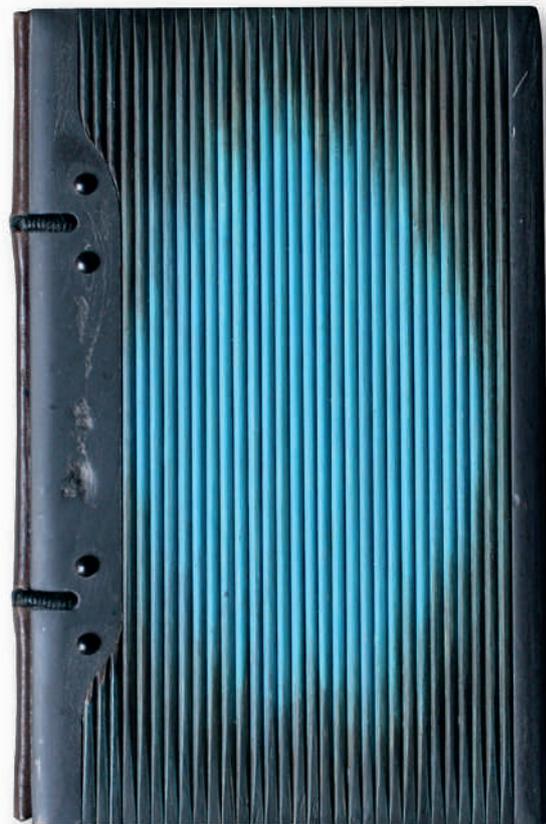
Ces reliures faites pour des livres à lire ont incité le musée national d'Art moderne à lui commander la conception d'une reliure nouvelle pour le fonds de la Documentation générale. Jean de Gonet mit au point, en 1985, une reliure à plats moulés, qu'il breveta et dont il lança en 1987 la production dans le nouvel atelier où il

venait de s'installer (en 1986, il créa la société Jean de Gonet Artefacts). Ces reliures en RIM, un polyuréthane basse pression, séduisirent surtout des amateurs, des bibliothèques et des archives privées, pour qui il conçut des plaques moulées personnalisées.

La Bibliothèque nationale, par l'intermédiaire de sa Société d'amis, lui en commanda deux formats, utilisés en 1989 et 1991. Plusieurs milliers de ces reliures moulées ont été réalisées par Jean de Gonet Artefacts, jusqu'à ce que la difficulté d'approvisionnement en RIM compromette la production. Depuis, tout en poursuivant son œuvre, le relieur n'a cessé de chercher à répondre aux deux questions qu'on lui pose souvent : comment relier les livres de moindre valeur ? Comment faire bien sans faire cher ?

Teindre, froisser, mosaïquer

Sur les livres rares et les manuscrits autographes qui lui sont confiés, ces questions ne se posent guère. La créativité du relieur s'y exprime à plein. À ses débuts, alors qu'il travaille encore de manière traditionnelle, il se singularise déjà par le refus des couleurs vives et de la dorure, préférant teindre et colorer



© Adagp, Paris, 2013.

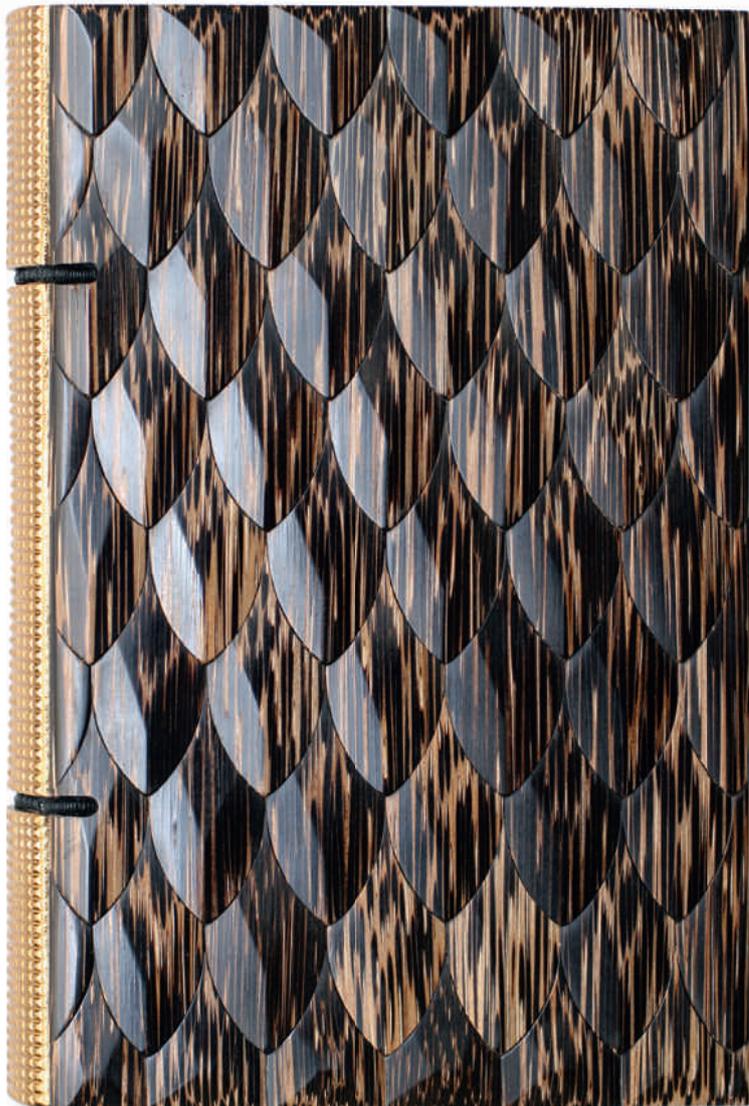
lui-même ses peaux, les froisser, sertir ses mosaïques au petit clou, en localisant ses interventions sur les éléments structurants de la reliure, les lisières des plats et leurs points faibles, coins et mors. Dès cette époque – est-ce l'influence de Supports/Surfaces ? – l'idée d'un « décor » lui semble inappropriée.

Des reliures pour lire

Ni décoratives, ni illustratives, ses reliures n'ont d'autre fonction que de protéger, sans le trahir, le volume qu'elles recouvrent, et qui doit demeurer, une fois relié, un livre toujours maniable, donc souple de préférence, l'idéal étant de produire un objet aussi beau que possible dans l'expression de sa matière travaillée. Le veau, qui est la peau la plus souvent employée, est teint, peint, mosaïqué, incrusté et surtout gaufré, tous ces procédés pouvant être employés ensemble, comme c'est le cas pour *Les Fleurs du mal* et *Pompes funèbres*. Les autres matériaux sont utilisés en fonction de leur effet, en dépit de leur dureté ou de leur fragilité. Seul le carbone a pu limiter la créativité du relieur. Les bois exotiques les plus divers, la peau dure du galuchat l'ont conduit à des exercices de haute voltige, dont le

En haut à gauche
Jean de Gonet dans
son atelier parisien,
février 2013

En haut à droite
Reliure en jongs
d'Aniégré peints
sur Paul Éluard,
À toute épreuve,
1989, coll. part.



© ADAGP, 2013

Ci-contre
Reliure en écailles
de palmier sur
Julien Gracq,
*Le Rivage
des Syrtes*, 2004
coll.
Jean de Gonet.

résultat ne laisse rien deviner des heures passées à les mettre au point : reliures d'assemblage ou souples en lames articulées, en pavage, en joncs, disposées en écailles... Jean de Gonet, ces dernières années, a même trouvé le moyen de donner aux panneaux de médium l'aspect d'un laque de Chine pour y faire apparaître des images numériques de matières, de papiers marbrés ou de figures mises en scène.

En quarante ans, cet artiste n'a jamais déçu. C'est exceptionnel, s'agissant d'un art qui sollicite une invention renouvelée sur un support aussi chargé de significations que le livre. L'élégance et la rigueur de son travail y sont pour beaucoup, mais aussi sans doute le contrôle qu'il s'est efforcé d'avoir sur les textes qui lui

étaient confiés. Jean de Gonet n'a jamais mieux créé que sur les livres qu'il aime. Il a toujours orienté vers ceux-ci ses commanditaires. C'est pourquoi l'exposition, qui présente l'anthologie de ses reliures les plus marquantes, donne aussi à voir le choix d'un amateur... et d'un lecteur.

Antoine Coron

Publication

Jean de Gonet relieur, catalogue d'exposition sous la direction d'Antoine Coron, 360 p., 1450 ill., 39 euros.

Jean de Gonet relieur

16 avril – 21 juillet 2013

Site François Mitterrand,
galerie François I^{er}

Commissariat: Antoine Coron

Ci-contre
Reliure
photographique
sur médium,
sur Marcel Proust,
*À la recherche
du temps perdu*,
*Sodome et
Gomorrhe II****,
2010, coll.
Jean de Gonet

Trois questions à Jean de Gonet

Comment êtes-vous devenu relieur?

En pension, en empruntant le matériel des pères oratoriens! Par la suite, il s'agissait de gagner sa vie. Au début des années 1970, une visite au syndicat de la Reliure Brochure Dorure m'apprit qu'il y avait un poste à pourvoir au Service historique de la Marine. J'ai obtenu ce poste, qui m'a permis de perfectionner ma technique. Une tolérance permettait de pratiquer «la perruque», qui consistait à travailler à son compte, au-delà des horaires légaux. J'ai pratiqué la perruque à haute dose.

Qui sont les bibliophiles qui font relire leurs livres?

La bibliophilie a une dimension sociale : avoir des livres précieux, c'est chic, les faire relire, c'est encore plus chic. De cette façade naît une autre dimension, celle de la passion, voire de la compétition entre collectionneurs. Ce club très actif à mes débuts a eu tendance à s'amenuiser et son renouvellement n'est, de l'avis du marché, pas vraiment en vue.

Vous considérez-vous comme un artiste ou un artisan?

C'est un vieux débat. Pour moi, un artiste se reconnaît à sa capacité à se trouver dans son travail et à le réinventer. Il montre alors des choses jusque-là inconnues de nous. Il ne s'agit pas de nous faire prendre des vessies pour des lanternes mais de nous donner à voir des vessies, et même des lanternes, dans des lieux et des conditions que nous n'aurions, sans eux, jamais imaginés.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki



© ADAGP, Paris, 2013.



© Martin Karplus, BnF, Estampes et photographie.

Martin Karplus, la couleur des années 1950

Les images de ce scientifique photographe amateur manifestent une compréhension instinctive du langage de la couleur.

► Martin Karplus est un chimiste mondialement connu : il a été, entre autres, le premier à développer une théorie fondamentale de la résonance magnétique nucléaire. Au cours des vingt dernières années, outre son poste de professeur à Harvard, il a travaillé avec Jean-Marie Lehn et Jean-Pierre Changeux au Collège de France et il dirige un laboratoire à l'université Louis-Pasteur de Strasbourg.

Mais lorsqu'il réalise, au début des années 1950, les photographies exposées aujourd'hui, il n'est encore qu'un étudiant prometteur. Né en 1930 à Vienne, en Autriche, il se réfugie aux États-Unis avec ses parents en 1938. Il commence ses études à Harvard puis les poursuit avec une thèse de chimie au California Institute of Technology. À 23 ans, il termine son doctorat ; ses parents lui offrent alors le Leica IIIC que son oncle Alex avait réussi à emporter lors de sa fuite du nazisme. Martin Karplus reçoit une bourse de

la National Science Foundation qui lui permet de continuer sa formation à Oxford, au Mathematical Institute. Il emporte son Leica en Angleterre, où il arrive en décembre 1953.

Sa bourse lui permet de visiter l'Europe entre les sessions de cours. Il est ébloui par la beauté des pays qu'il traverse. Avec son Leica, il enregistre les lieux, les visages, les rencontres. Il utilise les toutes nouvelles diapositives Kodachrome 35 mm qui mettent la photographie en couleur à la disposition des amateurs. De retour aux États-Unis, il fera encore quelques voyages, en Amérique du Sud, en Chine et au Japon, toujours avec son Leica. Il réalise ainsi en dix ans plus de 4000 diapositives. Il explique aujourd'hui qu'il utilisait une focale longue Hektor, en particulier pour photographier des scènes ou des portraits de rue. Cette optique permet de viser sans être en face pour obtenir des images très naturelles, les gens n'ayant



© M. Karplus, BnF, Estampes et photographie

En haut
Martin Karplus
Grand Canyon
(femme en rouge de
dos), Arizona, 1956

Ci-dessus
Martin Karplus
Autoportrait
avec appareil photo,
Californie, 1956

pas conscience d'être photographiés. Les diapositives sont ensuite demeurées dans leurs boîtes quarante ans, Karplus s'étant tout entier dédié à la science. Jusqu'à ce qu'il retourne à Oxford en 1999 et rencontre un technicien de la photographie, Paul Sims, qui scanne une sélection de ses diapositives dont les couleurs n'ont pas bougé. Ainsi grâce aux techniques numériques, il est aujourd'hui possible de les redécouvrir en tirages modernes. Ces images à la fraîcheur intacte témoignent du regard curieux d'un jeune savant attentif au spectacle de la rue, aux visages croisés au hasard de ses déambulations, dans la veine de la photographie humaniste. Sylvie Aubenas

**Martin Karplus,
la couleur des années 1950**

14 mai – 25 août 2013

Site François-Mitterrand, allée Julien Cain

Commissariat : Sylvie Aubenas

Zellidja : la découverte de soi au bout du voyage

Témoignages de l'esprit d'initiative et de la curiosité de jeunes passionnés, les carnets de voyage rapportés dans le cadre des bourses Zellidja sont aujourd'hui visibles à la BnF.



BnF, Cartes et plans.



BnF, Cartes et plans.

► C'est en 1938 que Jean Walter, architecte renommé, propose au ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts, Jean Zay, un projet de « bourses sportives ». Le principe : attribuer une somme d'argent limitée à des jeunes gens de 17 à 19 ans au sortir de leurs études secondaires afin qu'ils entreprennent un voyage en solitaire d'au moins un mois en vue de rapporter une étude sérieuse sur un sujet qu'ils auront proposé. Jean Walter en assure le financement grâce aux revenus qu'il tire de l'exploitation d'une mine de plomb dont il est propriétaire dans le nord du Maroc : la mine de Zellidja Boubeker. Il donne à ces bourses le nom de *Zellidja* – mosaïque en arabe – car il s'agit bien dans son esprit de faire émerger une élite de jeunes gens aventureux, de révéler et d'encourager une mosaïque de talents.

À chaque jeune boursier est demandé un rapport en trois parties : un journal de route, narration quotidienne de son voyage, un rapport d'étude sur le thème choisi et un carnet de compte attestant de l'emploi de l'argent de la bourse. Le jeune homme sera jugé à son retour sur son rapport, véritable marqueur de sa personnalité.

En haut à droite
Julien Janiszewski,
1993

*De mur en mur,
de côte à côte,
soixante jours
de périple à travers
les États-Unis*
Pop-up : New York

En haut à gauche
Jean-Louis Pflieger,
1962

*Un bouquet ethnique,
la Vojvodine*
Planche de croquis
en couleur

Ci-contre
Paul Oudart, 1955
*Vestiges de l'art
roman en Auvergne*
Carte de l'itinéraire
suivi par l'auteur

L'originalité et le traitement du sujet seront appréciés, mais également les qualités humaines de son auteur : son caractère, sa capacité à faire face aux situations imprévues, son endurance dans les moments difficiles, son esprit d'initiative, bref, l'esprit *Zellidja* dont il sera plus ou moins habité.

Des expériences humaines

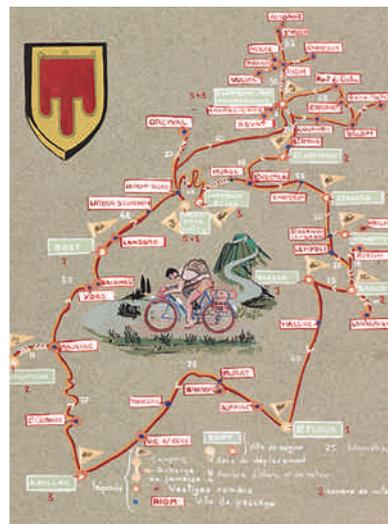
Les premières destinations sont des voyages en France. On part souvent à vélo, tente et sac à dos avec une attirance particulière pour les régions à forte identité comme la Bretagne ou le Pays Basque. On se passionne pour la construction des grands barrages et l'énergie hydroélectrique, symbole de la France des Trente Glorieuses, et le sérieux de l'étude se mesure à la documentation technique rapportée. D'autres voyages sont avant tout des expériences humaines : s'embarquer à bord d'un chalutier, partager la vie des peintres de Montmartre, passer une saison en compagnie de la troupe de Jean Vilar...

Mais l'Hexagone est trop étroit pour de nombreux boursiers. Le renouveau industriel et la reconstruction des villes allemandes impressionnent. L'inondation de la Hollande en 1953 fait de la question de l'eau et des polders un thème récurrent d'étude. La Scandinavie séduit autant par son milieu naturel que par son modèle social. L'exotisme de la Laponie attire de nombreux jeunes gens. Grèce et Italie fournissent la matière à des voyages archéologiques pendant que d'autres boursiers vont sur les traces de peintres ou d'écrivains célèbres.

Les destinations lointaines attirent avec la même diversité dans les sujets choisis : le quotidien d'éleveurs touareg ou de pêcheurs sur le Niger, les techniques de pêche au Japon, la question noire aux États-Unis... Après une période de crise au début des années 1970, les bourses Zellidja connaissent à nouveau une grande vitalité. Dans un exercice autrefois réservé aux seuls garçons, les jeunes femmes occupent désormais une place centrale. Apparaissent de nouvelles destinations, de nouveaux thèmes où une place plus grande est laissée à l'imaginaire et aux impressions personnelles, un nouveau rapport à l'Autre fondé davantage sur le partage d'expériences. L'objet « carnet de voyage » évolue lui aussi avec les nouveaux modes de collecte et de transmission – enregistrements audiovisuels, créations numériques.

Olivier Loiseaux et Frédéric Laval

Lire aussi *Chroniques* n°62, page 22



BnF, Cartes et plans.

Zellidja – Carnets de voyage

17 mai – 7 juillet 2013

Site François-Mitterrand,
Galerie des donateurs

Journée d'étude : lire agenda en pages centrales

L'École française de danse fête ses 300 ans

À l'occasion du tricentenaire de l'École de danse, l'Opéra national de Paris et la BnF organisent une exposition retraçant l'histoire du Ballet de l'Opéra de Paris et de son école, indéfectiblement liés. Tableaux, sculptures, maquettes et photographies dessinent ainsi les grandes évolutions d'une institution plus vivante que jamais.

Après avoir excellé comme danseur et donné faste et prestige au ballet de cour, Louis XIV décide de ne plus danser en 1670. Soucieux dans le même temps de faire du style noble un véritable art de la scène et de jeter les bases institutionnelles de la professionnalisation des danseurs, il crée l'Académie royale de danse par lettres patentes de mars 1661 : elle doit « aviser et délibérer sur les moyens de perfectionner [la danse], et corriger les abus », afin de remédier aux insuffisances des professionnels qui terminent les spectacles royaux. Le 28 juin 1669, le roi accorde au poète Pierre Perrin le privilège de fonder une Académie d'opéra. Le privilège est finalement vendu au surintendant

de la musique, Jean-Baptiste Lully, qui est nommé à vie à la tête de l'Académie royale de musique en mars 1672 et fait appel à Pierre Beauchamp pour régler les divertissements dansés de ses tragédies lyriques : l'Opéra de Paris et son Ballet sont créés.

À la fin de son règne, en 1713, Louis XIV décide de fonder une école de danse au sein de l'Opéra : elle est chargée de garantir la qualité des artistes. D'abord réservée aux adultes, l'école est ouverte aux enfants à partir de 1784 et reste fidèle, depuis, à sa vocation de transmission du répertoire et d'ouverture à la création. C'est la double histoire du Ballet de l'Opéra de Paris et de son école – indéfectiblement liés – que retracent une centaine

de pièces – tableaux, sculptures, dessins, maquettes, chorégraphies notées, photographies, costumes – provenant des collections de la BnF, de l'Opéra national de Paris et du Centre national du costume de scène de Moulins. De Beauchamp à Brigitte Lefèvre, des premiers responsables de l'École de danse, Maximilien Gardel et Jean Dauberval, à Élisabeth Platel, l'exposition présente les grandes ruptures institutionnelles et esthétiques que connaissent le Ballet et son école.

De Noverre à Preljocaj

Elle illustre aussi l'attrait des peintres comme Edgar Degas pour les danseuses de l'Opéra, la dimension sociale des spectacles de ballet, les grandes figures et évolutions du répertoire de la compagnie : l'introduction du ballet d'action et le rôle de Jean-Georges Noverre à la fin du XVIII^e siècle, la naissance du ballet romantique avec Filippo et Marie Taglioni, l'invention du néoclassicisme avec Serge Lifar, les collaborations avec les peintres, l'apport de George Balanchine, Jerome Robbins, Roland Petit, Maurice Béjart, Merce Cunningham, Carolyn Carlson, Rudolf Noureev et Pina Bausch, la politique d'encouragement à la création et d'ouverture aux grands chorégraphes internationaux comme Trisha Brown, Mats Ek, William Forsythe, Jiri Kylián, John Neumeier, Angelin Preljocaj...

Mathias Auclair et Christophe Ghristi

Manifestations du tricentenaire de l'École française de danse : plus d'infos sur operadeparis.fr

Publication

Le Ballet de l'Opéra, sous la direction de Mathias Auclair et Christophe Ghristi, éd. Albin Michel.

Le Ballet de l'Opéra de Paris

4 juin – 1^{er} septembre 2013

Bibliothèque-musée de l'Opéra,
Palais Garnier, place de l'Opéra, Paris 9^e

Commissariat :
Mathias Auclair, Christophe Ghristi



Le cirque défile à Moulins

En coproduction avec la Bibliothèque nationale de France, le Centre national du costume de scène et de la scénographie présente à Moulins une fabuleuse exposition sur l'histoire du costume de cirque.

Près de cent trente costumes, des dessins, des estampes, des affiches, des tableaux, des photographies, des entretiens et des extraits de spectacle tissent une histoire de la piste par le vêtement, depuis l'apparition du cirque moderne, en 1768, jusqu'aux mutations du cirque contemporain. Ces pièces uniques sont empruntées à l'univers d'artistes, de familles ou de compagnies de cirque, aux collections du département des Arts du spectacle de la Bibliothèque nationale de France et du Centre national du costume de scène et de la scénographie, à des collectionneurs privés, des costumiers et des artisans.

Des univers multiples

Dans une loge de clown, un ensemble de costumes du célèbre clown François Fratellini, exceptionnellement rassemblés pour cette occasion, invite le visiteur à découvrir la variété et l'élégance du vestiaire circassien. Monsieur Loyal, clowns blancs, augustes, écuyers, acrobates, jongleurs, trapézistes, funambules, dompteurs, chevaux, dromadaires et éléphants parquent dans un tourbillon de couleurs et de lumières. Dolmans, léotards, trouses, sacs, fracs, harnachements et couvertures se jouent des codes de l'art militaire, de la gymnastique ou du ballet, inspirés aussi bien d'univers exotiques que de l'Histoire, de l'art contemporain que de la mode. Ces vêtements, conçus à l'origine pour protéger le geste de l'artiste et servir la beauté d'un numéro, ont été renouvelés, réinterprétés par les créations contemporaines au bénéfice de l'esthétique du spectacle.

Nourriture féconde pour l'imaginaire du spectacle vivant, les codes du costume de cirque ont également inspiré le théâtre, l'opéra, le ballet ou la marionnette.

L'exposition invite à entrer dans les coulisses de la création du costume de cirque, montrant la singularité

d'un art très technique, tout aussi exigeant que spectaculaire, de la conception du personnage par le dessin d'un costume – sans oublier les indispensables compléments que sont le maquillage, les perruques, les masques ou les nez, les chaussures – à la réalisation par des procédés de fabrication traditionnels ou plus contemporains.

Du cirque Medrano des années 1920 aux récents spectacles du cirque Plume, du cirque Phénix ou du cirque du Soleil, en piste avec les artistes pour un voyage sous les plus beaux chapiteaux du monde!

Joëlle Garcia

Clown-navet, projet de costume de l'atelier Landolff pour une revue de music-hall, 1907

BnF, Arts du spectacle.

En piste!

15 juin 2013 – 5 janvier 2014

Centre national du costume de scène et de la scénographie – Quartier Villars, Route de Montilly, 03000 Moulins

Commissariat:
Joëlle Garcia et Delphine Pinasa



La comédie du malheur

Frédéric Pommier¹ est l'auteur d'une première pièce, *Le Prix des boîtes*, créée à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet et mise en scène par Jorge Lavelli. Ou quand l'humour noir et l'ironie réussissent à exorciser la mort, la souffrance, l'émotion. Ils interviennent en avril site Richelieu, pour parler de leur travail.

► **Chroniques: Dans *Le Prix des boîtes*, vous avez choisi de parler de la fin de vie, de la maladie, de la mort, en faisant rire...**

Frédéric Pommier: Il se trouve que j'ai assisté aux dernières années de deux sœurs, qui étaient des amies de ma grand-mère et que j'aimais beaucoup. Ces dernières années tenaient vraiment du chemin de croix; l'aînée avait la maladie d'Alzheimer et sa petite sœur avait souffert de nombreux cancers tout au long de sa vie et encore plus à la fin... Elles n'ont eu ni mari, ni enfants, juste des chats. Elles étaient assez drôles, se taquinaient beaucoup, se disputaient tout le temps. Elles ne faisaient rien l'une sans l'autre et pourtant ne se supportaient plus, chacune renvoyant à l'autre le miroir de sa vie ratée. J'ai habité chez l'une d'elles, un amour de femme, pendant un an et puis je me suis éloigné pour les études et le travail. Lorsque je suis revenu m'installer

près de chez elles, l'aînée était tombée malade. Et comme elles avaient peu de famille, je me suis retrouvé à les enterrer toutes les deux à dix-huit jours d'intervalle. Beaucoup de gens sont amenés à accompagner des personnes en fin de vie... chez moi ça a donné une pièce de théâtre, peut-être parce qu'au départ ce sont leurs dialogues qui me sont revenus.

Le spectateur rencontre aussi dans la pièce un médecin mercantile et avide, une tutrice qui dilapide l'argent, une auxiliaire de vie qui vole des bibelots: ces personnages secondaires cyniques, intéressés, interrogent sur la façon dont sont traités les êtres les plus vulnérables dans nos sociétés occidentales.

Jorge Lavelli, qu'est-ce qui vous a intéressé dans cette pièce?

Jorge Lavelli: Je m'intéresse surtout à un théâtre non-naturaliste, un théâtre poétique et de sensations,

où existe une recherche sur le langage. Cela n'empêche pas d'être dans la réalité. Et le théâtre de Frédéric Pommier entre dans cette catégorie. Au départ, l'écriture, la manière de raconter une histoire, la construction de l'ouvrage m'ont plu. Frédéric a la liberté d'oser: il choisit des thèmes à risques et il joue avec. C'est un théâtre qui crée une mobilité intellectuelle, qui ouvre l'imagination du lecteur et donc du metteur en scène.

Le rôle de l'humour me semble fondamental; il permet de parler de choses terribles, comme la fin de la vie, la déchéance physique, la solitude, comme si on jetait un regard oblique – sinon la pièce serait un mélodrame. Dans ce théâtre de sensations et d'émotions, l'humour crée la distance nécessaire pour que l'on puisse continuer à avancer.

Propos recueillis par Sylvie Lisiecki

1. Frédéric Pommier est journaliste et chroniqueur sur France Inter et pour *M*, le magazine du *Monde*.

Ci-dessous,
de gauche à droite
Jorge Lavelli
et **Frédéric Pommier**



L'Athénée et la BnF

Le partenariat entre la BnF et l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet trouve son origine dans le dépôt qu'a fait le théâtre de ses archives en 2008 au département des Arts du spectacle. Il en résulte une étroite complicité qui prend depuis la forme de conférences inspirées par sa programmation. Aujourd'hui théâtre public, l'Athénée a été marqué par la figure de Louis Jouvet qui l'a dirigé de 1934 à 1951, et dont les archives sont aussi au département des Arts du spectacle.

Rencontre avec l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet

En présence de
Frédéric Pommier et Jorge Lavelli
Mercredi 3 avril 2013 – 12h30-14h00
Site Richelieu, auditorium Colbert

Trente ans de Cités obscures

La saga culte créée par François Schuiten et Benoît Peeters fête ses trente ans, alors même que ses auteurs ont décidé de faire don à la BnF d'un important fonds d'archives. Une rencontre s'imposait !



© Isabelle Franciosa/Casterman.

► Au fil du temps, cette œuvre inclassable et splendide, mettant en scène un XIX^e siècle qui ne passe pas et s'attarde dans notre siècle, s'est perpétuée de façon discontinue, et a conquis des milliers de lecteurs en Europe. Tout récemment, elle s'est exportée au Japon – pays du manga – en obtenant le Grand Prix manga 2012, une des distinctions les plus prestigieuses, jamais encore attribuée à des artistes non japonais. Avec, par ailleurs, la publication prévue cette année de l'intégrale des *Cités obscures* aux États-Unis – pays des comics –, la série aura ainsi couvert les trois grandes aires, aux traditions spécifiques, de la bande dessinée mondiale.

Les utopies de la modernité

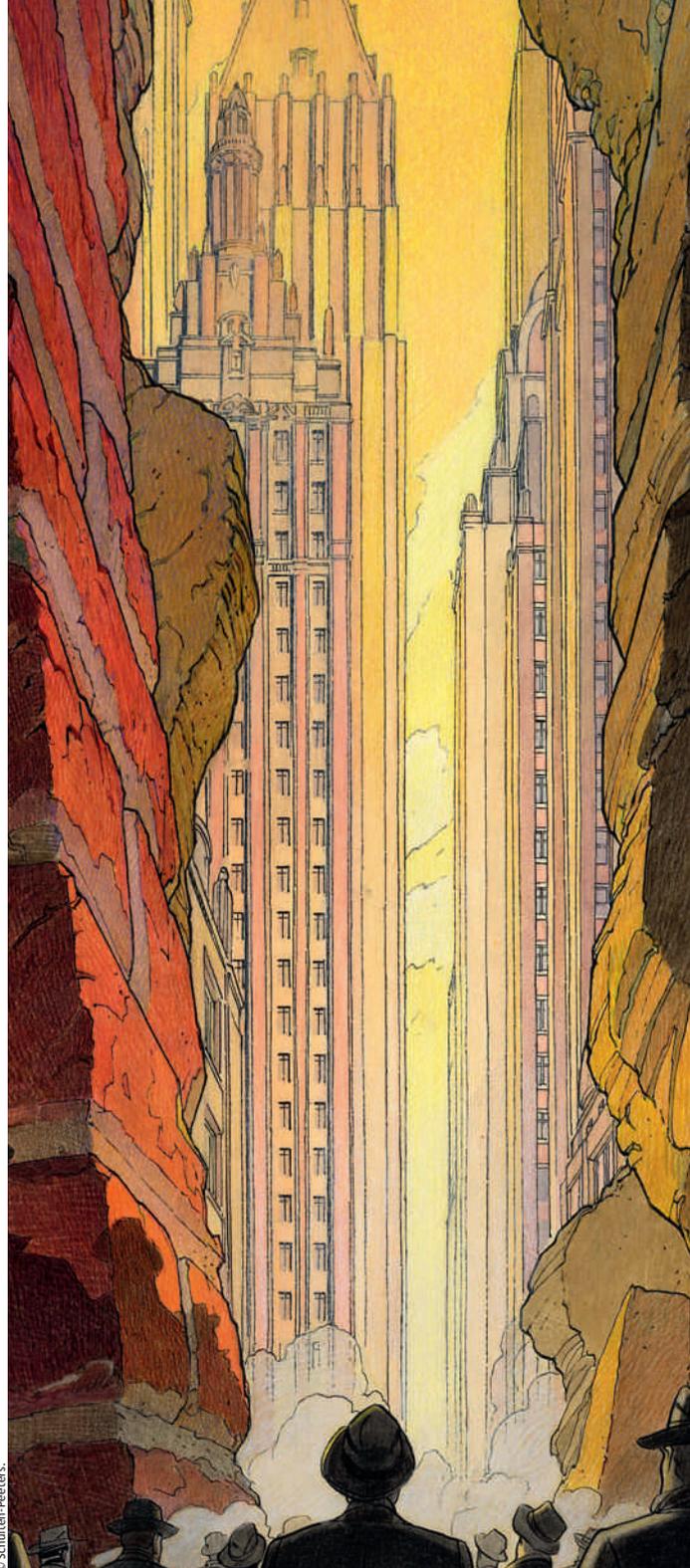
Comment expliquer cette extraordinaire longévité ? Sans doute d'abord par l'histoire d'amitié qui lie deux lycéens bruxellois dans les années 1970. Ils se retrouvent sur un projet de fiction mêlant la fascination/répulsion pour les utopies modernistes qui ont, en partie, éventré Bruxelles, et la rêverie sur une quatrième dimension cachée de la réalité. Il y a du Lewis Carroll et de l'Alfred Kubin, auteur de *L'Autre côté*, dans ces fictions qui conjuguent l'étrange selon une logique implacable, explorant les utopies de la modernité. Cette « fantaisie » graphique se nourrit d'une culture visuelle qui puise aux sources du modernisme rêvé par Jules Verne ou Robida. Ou par des architectes qui ont façonné la physionomie d'une

ville, Bruxelles, accumulant les chefs-d'œuvre – notamment ceux de l'art nouveau – et les catastrophes – celles des plans d'urbanisme depuis les années 1960 : la série fait ainsi une place considérable à l'architecte – double du dessinateur. Toujours en proie à une fièvre de construction où le gigantisme le dispute au systématisme – comme celui qui préside, dans l'un des albums, à l'élaboration d'une structure de tuyaux géométriques appelée à couvrir la Terre ! Mais puiser dans une des structures fondamentales de l'imaginaire anthropologique ne suffit pas à faire tenir une série dans le temps. Il faut compter avec l'extraordinaire capacité de ses auteurs à faire migrer la fiction dessinée de support en support. De la planche à la pellicule, puis des cimaises aux planches des théâtres, et enfin de la scénographie de fragments de ville – comme une station de métro à Bruxelles – jusqu'à la réalité augmentée...

La persistance d'un surréalisme belge ?

Tout de suite, et avant que le mot ne soit à la mode, la série est multimédia... Peut-être faut-il préciser que la particularité de ce monde « obscur » n'est pas tant de se dupliquer que d'aspirer à pénétrer et à exister dans le monde réel. Il y a Bruxelles. Et puis il y a Brüssel – titre d'un des albums. Un double bizarre de la capitale belge et qui paraît parfois percuter et fracturer l'ordre ordinaire des choses. Est-ce le signe d'une impossible superposition de ces deux mondes, décidément décalés ? Certains ont voulu y lire l'illustration du destin schizophrénique de la Belgique, avec sa double communauté linguistique... d'autres la persistance, sur cette terre du surréalisme – Delvaux ou Magritte –, d'un esprit qui emprunte aux racines les plus profondes de la fantaisie...

Thierry Grillet



© Schuiten-Peeters.

En haut à gauche
François Schuiten
et Benoît Peeters

Ci-dessus
François Schuiten
et Benoît Peeters
Affiche réalisée pour
le Festival du Polar
à Grenoble, 1989

Rencontre avec François Schuiten et Benoît Peeters : Du numérique au papier, aller-retour

Jeudi 11 avril 2013 – 14 h 30-18 h

François-Mitterrand, petit auditorium

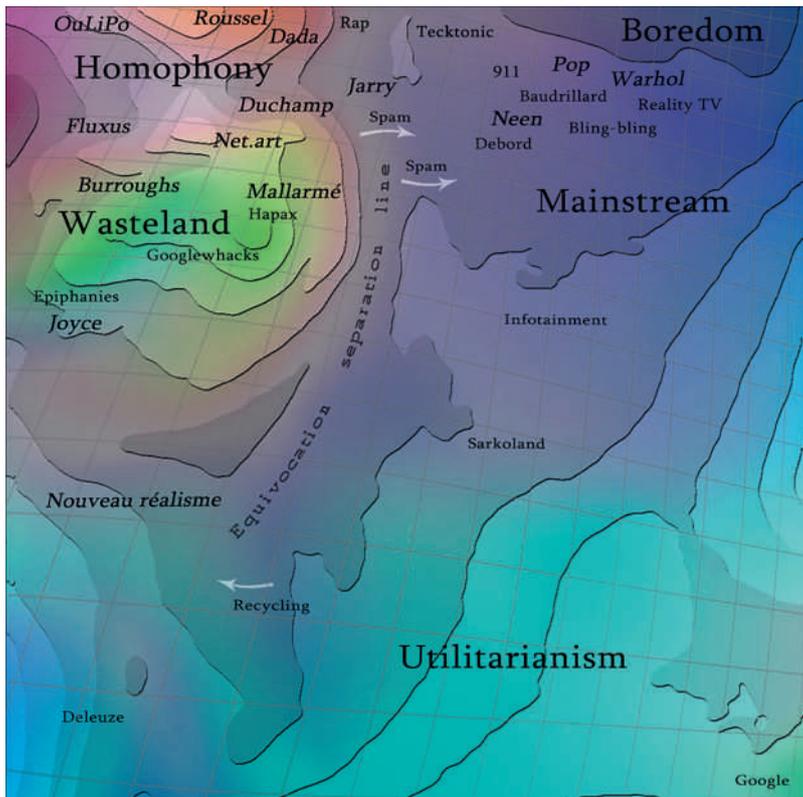
Rêves d'archives

Jeudi 11 avril 2013 – 18 h 30-20 h

Site François-Mitterrand, grand auditorium

Net art : cartographies de l'invisible

Observatoire privilégié du *net art*, le département de l'Audiovisuel propose des rencontres qui sont autant d'occasions d'explorer un art souvent subversif. Christophe Bruno, artiste, commissaire d'expositions et enseignant en art et théorie des réseaux, a organisé ces journées avec Marie Saladin (BnF). Entretien croisé.



D.R.

Marie Saladin: Ces journées d'études réuniront des artistes, des scientifiques, des sociologues, des historiens de l'art et chercheront à éclairer ce qui se joue au cœur de l'accumulation massive d'informations qui inonde les réseaux. Selon vous, l'art, la littérature et le politique peuvent-ils s'en trouver transformés?

Christophe Bruno: Oui, et c'est ce que nous allons aborder lors de ces journées, autour de questions comme la visualisation de données, l'analyse de tendances sur les réseaux sociaux, la théorie des réseaux en art aussi bien qu'en criminologie, la « lecture de loin » en critique littéraire, la cartographie des controverses (comment s'orienter dans l'univers des controverses et des débats grâce

aux outils numériques?). Archiver, comptabiliser et cartographier nos désirs les plus intimes sont devenus des enjeux économiques à l'ère des réseaux. Dans le champ artistique, on peut se demander, par exemple, s'il est possible de déceler, dans cette gigantesque archive, des structures « à grande échelle » qui révéleraient des formes invisibles à l'œil nu.

M. S.: Vous vous appuyez sur les *Digital humanities* pour mener vos recherches. De quoi s'agit-il?

C. B.: Il s'agit au départ d'alliances au sein des universités entre départements de sciences humaines et départements informatiques, qui mettent en commun leurs méthodologies. Ce mouvement des *Digital humanities*, ou humanités numériques, se développe depuis plusieurs années et connaît

aujourd'hui une forte expansion, notamment avec l'arrivée annoncée du Web sémantique, d'un éventuel Web 3.0. L'avalanche de données que le Web 2.0 participatif a provoquée fait que nous sommes submergés par cette accumulation. L'économie de l'attention atteint ses limites, les problèmes juridiques sur la propriété de ces nuages de données deviennent inextricables. Par ailleurs, la dynamique économique du capitalisme de réseau implique une surveillance du discours toujours plus poussée, des outils d'analyse et de prédiction toujours plus sophistiqués, afin de nous vendre ce que nous désirons avant même que nous le sachions nous-mêmes. Il se produit ainsi un grand écart entre un monde kafkaïen où chacun de nos actes, même le plus minime, serait archivé et cartographié en temps réel, et la vie simple et nue. Dans ma pratique artistique, je m'intéresse aux questions de cartographie dans le champ du langage et des concepts. Ma position est celle d'un artiste qui tente de subvertir les approches venant du monde marchand. Si aujourd'hui je m'intéresse à l'analyse de tendances, dans le cadre notamment du projet Artwar(e) (www.artwar-e.biz), c'est avec l'idée de détourner les technologies que l'on développe dans le domaine de l'e-réputation des marques, par exemple. Mais, en réalité, les frontières entre détournement et soumission, entre utopie et contre-utopie, me semblent bien minces. L'arrivée de ce nouveau champ universitaire que constituent les *Digital humanities* va-t-elle changer la donne?

Ci-dessus
Christophe Bruno

À gauche
Le Dadamètre:
une cartographie
du langage à grande
échelle, issue
d'une vampirisation
de Google -
[iterature.com/
dadameter](http://iterature.com/dadameter)

Rencontres du net art Cartographies de l'invisible

vendredi 19 avril 2013 - 10h-18h

Site François-Mitterrand,
Petit auditorium, hall Est

samedi 20 avril 2013 - 16h-19h

La Gaîté Lyrique, 3 bis, rue Papin, Paris 3^e



© Marc Dorey/Hemis.

Biodiversité et savoirs traditionnels

À l'occasion de l'ouverture de son centre de ressources dédié au développement durable, la BnF s'associe à la cinquième édition des conférences de la Fondation d'entreprise Hermès et de l'Institut du développement durable et des relations internationales. Objectif : protéger le patrimoine bioculturel et les savoirs traditionnels.

► L'article 8J de la Convention sur la diversité biologique, adoptée lors du Sommet de la Terre à Rio en 1992, exige des pays signataires qu'ils « respectent, préservent et maintiennent les connaissances, innovations et pratiques des communautés autochtones et locales présentant un intérêt pour la conservation et l'utilisation durable de la diversité biologique ». Ce patrimoine bioculturel touche aussi bien des pratiques et des savoirs en matière d'agriculture, de botanique, de pharmacologie, de conservation du sol et de l'eau. Ces ressources représentent des enjeux économiques importants, et la biopiraterie (appropriation illégitime, spécialement à des fins commerciales, des ressources génétiques et des connaissances traditionnelles associées) est un problème majeur pour les pays en développement particulièrement riches en biodiversité.

C'est pourquoi cette conférence internationale intitulée « Biodiversité et savoirs traditionnels : comment les protéger ? » vise à examiner les efforts qui sont faits pour protéger le patrimoine bioculturel et les connaissances traditionnelles en lien avec la biodiversité. Ses objectifs : contribuer

à clarifier le rôle majeur joué par la diversité bioculturelle et les savoirs traditionnels dans les systèmes de production préservant la biodiversité, et fournir une évaluation des outils utilisables pour améliorer les moyens de subsistance des communautés autochtones et locales.

Cette journée de réflexion et de débats réunira certains des experts et acteurs les plus directement concernés par ce sujet, parmi lesquels Rachel Barré (L'Oréal Research & Innovation), Claudio Chiarolla (Institut du développement durable et des relations internationales-Iddri), Graham Dutfield (University of Leeds), Hélène Ilbert (Institut agronomique méditerranéen de Montpellier), Isle Köhler-Rollefson (League for Pastoral Peoples and Endogenous Livestock Development), Paolo Meoni (Atunis Development Services), Pierre du Plessis (Centre for Research Information Action in Africa – Southern African Development and Consulting, et négociateur pour le Groupe Africain du protocole de Nagoya) et Brendan Tobin (Griffith Law School).

Dominique Wibault

Pour plus d'informations : www.iddri.org

La Fondation d'entreprise Hermès : un mécène pour le centre de ressources sur le développement durable

La Fondation d'entreprise Hermès développe, depuis sa création en 2008, des actions de mécénat en faveur de l'environnement centrées plus particulièrement sur la protection de la biodiversité. Ces actions prennent la forme de soutiens à des programmes de recherche et à des actions de sensibilisation du grand public. La Fondation collabore avec l'Iddri (Institut du développement durable et des relations internationales) dont elle appuie les recherches dans le domaine de la biodiversité. Dans le cadre du projet de rénovation de la bibliothèque d'étude du Haut-de-jardin, un centre de ressources sur le développement durable, accessible à un large public, sera prochainement installé en salle C, au sein des collections du département Sciences et techniques. La Fondation s'est associée à ce projet en lui apportant son soutien financier.

Ci-dessus
Papouasie-
Nouvelle-Guinée :
deux femmes
pêchant avec un filet
traditionnel, le
Simgambur, dans le
lac Kwaruakra, 2010

Conférence Fondation d'entreprise Hermès – Iddri – BnF

Vendredi 7 juin 2013 – 9h30-18h

Site François-Mitterrand,
Grand auditorium, hall Est

Mohammed Dib, le testament littéraire d'un exilé

Commencée à la fin des années 1940, l'œuvre littéraire du grand écrivain algérien disparu en 2003 prend sa source dans un amour immodéré pour la langue française. Ses archives sont entrées au département des Manuscrits en juillet 2012. Retour sur le parcours d'un exilé qui avait choisi les mots pour patrie.

Figure majeure de la littérature maghrébine de langue française, Mohammed Dib est l'auteur fécond de plus d'une trentaine d'ouvrages traversant tous les genres littéraires – romans, nouvelles, théâtre, poésie, essais, contes pour enfants. Né en 1920 à Tlemcen, en Algérie, dans une famille cultivée d'artisans, il fait des études primaires et secondaires en français et commence sa vie professionnelle comme instituteur avant d'exercer divers métiers.

C'est aux rencontres de Sidi Madani, en 1948, organisées par les mouvements de Jeunesse et d'Éducation populaire, qu'il fait la connaissance d'Albert Camus et de Jean Cayrol, à qui il envoie un premier manuscrit. Celui-ci sera publié par les éditions du Seuil, comme par la suite beaucoup d'autres. À l'instar de Camus une dizaine d'années plus tôt, il devient en 1950 journaliste à *Alger-Républicain*, mais le quitte deux ans plus tard, au moment où

sort en France son roman *La Grande Maison*, témoignage poignant de la misère de l'Algérie coloniale. Les deux autres volets de sa trilogie *Algérie, L'Incendie* et *Le Métier à tisser*, paraissent en 1954 et 1957. La guerre de libération s'est déclenchée; il doit quitter l'Algérie en 1959, expulsé pour son engagement anticolonialiste – il milite alors au parti communiste. Il s'installe à Mougins, dans le sud de la France, avec son épouse Colette et leurs enfants, puis à partir de 1964 à La Celle-Saint-Cloud, près de Paris.

Le refuge de la langue

Il y poursuit une œuvre qui ne cessera de se renouveler dans ses thèmes comme dans ses formes, de *Qui se souvient de la mer* (1962) à *L.A. Trip* (2003), roman en vers inspiré par un séjour à Los Angeles. L'exil, l'angoisse de la modernité, l'amour, les pouvoirs de la parole et de l'écriture sont parmi les thèmes clefs de l'écrivain, qui assume sa double culture: «Je cherche toujours une terre où placer ensemble mes deux pieds, ne pas en avoir un ici et l'autre là [...]. Sois en ce bas monde un étranger, cela s'est dit. Moi, je cherche une terre qui veuille de moi¹.»

Cette terre hospitalière, il la trouve, lui, l'exilé, dans les mots de la langue française. Son épouse en parle en ces termes: «Il aimait beaucoup la langue française. Il appréciait sa sobriété, mais aussi la grande richesse de ses possibilités d'expression. Le français est d'ailleurs la langue de la grande majorité des écrivains algériens, qu'ils vivent en Algérie ou en France, comme Mouloud Mammeri, Assia Djebar, Habib Tengour, Yasmina Khadra...»

Petite histoire d'un don

En 2002, Mauricette Berne, conservatrice au département des Manuscrits, souhaitait vivement voir entrer les archives de Mohammed



A ~~INDIANA~~ - XVIII ^{Golden age} L'âge d'or - XXIV L'arbre - XLV Les amies
 LVIII Assis là - LXXIX American Gothic - LXXIV Astrologie -
 XC D'amour éternel
B XIII Balles - XLVII Big Sur - XLIX Beau matin - LXVIII La beauté
 LXXVI La bête - LXXXVI Un bruit lointain
C I Les choses - IV Le chien - XXVII Crue - XXXII La cave -
 XLIII Colombie - XXXI Le cri - LII La cave - LV Les cigares - Cri sinon
 LXXI Les cigarettes ^{(Les choses calmes - LXXXIX Cinéma}
D XXXVI ~~Un désert~~ ^{LXXXIV} - XXXIX Deborah ^{XLII} - Le dormeur
 XXXIV Dodgers Stadium - LXXXVII Le dos courbé

« Cet homme d'un pays
 qui n'a rien à voir avec les arbres
 de ma fenêtre parle avec
 les mots de Villon et de Pégyu. »
 [Louis Aragon]

Dib à la BnF, « même si, bien sûr, j'étais consciente qu'il aurait pu se poser la question de les donner à la Bibliothèque nationale algérienne. Lorsque Beida Chikhi, universitaire spécialiste de l'œuvre de Dib, m'a téléphoné en me proposant de le rencontrer à ce sujet, j'ai saisi l'occasion ! Nous sommes allées le voir et je lui ai expliqué que l'entrée dans nos collections représentait une consécration, la reconnaissance de son œuvre et de sa place essentielle dans la littérature du xx^e siècle; comment, à côté des collections anciennes, il existait au département des Manuscrits, depuis le testament de Victor Hugo qui avait légué tous ses documents à la BN, une partie consacrée à la littérature moderne et contemporaine, et combien, depuis le dernier quart du xx^e siècle, nous nous étions investis dans la quête – par donation, par acquisition ou par dation – de manuscrits d'auteurs contemporains. Il a adhéré à cette idée mais souhaitait au préalable trier et classer ses papiers; puis il nous a quittés en 2003, et la question s'est reposée; l'arrivée de ses archives à la BnF en 2012 a été le dénouement de cette histoire ».

Sylvie Lisiecki

Ci-dessus
 Mohammed Dib,
 L.A. Trip, pages
 de titre, premier
 état, manuscrit
 autographe,
 années 2000

Les archives de Mohammed Dib : de nouvelles pistes pour la recherche

Comme l'avait souhaité Mohammed Dib, son épouse a fait don des archives de l'écrivain au département des Manuscrits de la BnF. Le fonds, considérable tant par sa volumétrie que par le témoignage précieux qu'il constitue sur l'activité littéraire d'un des plus grands écrivains algériens de langue française, se compose d'une cinquantaine de boîtes contenant des notes prises sur le vif, des cahiers de brouillons, des manuscrits en feuilles et des dactylographies corrigées. À l'exception des premiers romans, l'ensemble de ces documents couvre la plus grande partie de sa carrière littéraire, depuis son départ d'Algérie pendant la guerre d'indépendance jusqu'à la rédaction de ses tout derniers écrits en France.

L'architecture souterraine d'une œuvre

Les archives de Mohammed Dib sont d'une richesse extraordinaire. Elles nous offrent à lire les états successifs d'une même œuvre, depuis les premiers cahiers de brouillons jusqu'aux épreuves corrigées; elles permettent de reconstituer le parcours génétique complexe de textes qui oscillent entre théâtre et roman (*La Danse du roi*), entre roman et poésie (*Neiges de marbre*), ou qui sont tout bonnement abandonnés avant d'être repris des années plus tard. À travers les différentes strates de textes, les notes inscrites en marge, c'est toute l'architecture souterraine de l'œuvre de

l'écrivain qui se révèle à nous. Entre la version primitive de la pièce de théâtre *Mille Hourras pour une gueuse* et sa version définitive publiée au Seuil en 1980, par exemple, plus de quinze ans se sont écoulés – quinze années de remaniements, de corrections, d'ajouts et de suppressions qui ont métamorphosé ce texte essentiel sur la guerre d'Algérie. On y découvre un écrivain généreux, humble, acharné, capable de retravailler une même matière littéraire pendant des années, quitte à faire passer le texte d'un genre à un autre, à abandonner en route certains personnages, peut-être certaines convictions.

Car l'œuvre de Mohammed Dib traverse l'histoire mouvementée du xx^e siècle: la décolonisation, l'émigration, la mondialisation. Si une œuvre se trouve prise au carrefour des cultures et des civilisations, à l'articulation entre deux mondes et deux époques, c'est bien la sienne. Du réalisme socialiste à la poésie, de l'Algérie à la Finlande, c'est de ce parcours riche et accidenté que témoignent ses archives. Ce patrimoine littéraire que la France partage avec l'Algérie mais qui intéresse toute la francophonie, la BnF s'est engagée à le numériser intégralement d'ici deux ans. Espérons que la mise à disposition pour les chercheurs de ce très beau fonds apportera de nouveaux éclairages sur une œuvre dont bien des aspects restent encore à explorer.

Isabelle Mette

1. *Neiges de marbre*, éd. de La Différence, 2003

Charlotte Delbo, écrivain de la mémoire

En 2012, Claudine Riera-Collet a donné au département des Arts du spectacle les archives dont Charlotte Delbo (1913-1985), femme de théâtre, résistante déportée et écrivain, lui avait confié la garde. Correspondance, manuscrits, notes de mise en scène, dossiers administratifs et photographies tracent le portrait d'un destin hors du commun.

Ces archives s'ouvrent sur un livret de famille: née en 1913 à Vigneux-sur-Seine, Charlotte Delbo, sténographe, épouse en 1936 Georges Dudach, militant communiste. Elle l'a rencontré à Paris sur les bancs de l'université ouvrière, que fréquente aussi le sociologue Henri Lefebvre.

Avec Georges, Charlotte Delbo collabore aux *Cahiers de la jeunesse*, revue dirigée par Paul Nizan. C'est le «hasard» des choix éditoriaux des *Cahiers* qui lui fait rencontrer Louis Jouvét en 1937 pour un entretien. À l'issue de leur rencontre, l'acteur lui propose de devenir sa secrétaire au Théâtre de l'Athénée, dont il est alors le directeur. Elle prendra désormais en note les cours qu'il donne au Conservatoire, découvrira avec lui l'*Électre* de Jean Giraudoux. Au début de la Deuxième Guerre

mondiale, Charlotte Delbo suit la troupe de l'Athénée en Amérique latine, mais choisit de revenir à Paris en 1941 pour rejoindre son mari et entrer à ses côtés dans le réseau clandestin Politzer. La Résistance s'organise et diffuse ses premiers journaux, *La Pensée libre* et *Les Lettres françaises* d'Aragon. Charlotte tape les textes, Georges se charge de leur diffusion.

Auschwitz, le «terrible voyage»

Arrêté le 2 mars 1942, le couple est interné à la prison de la Santé. Georges Dudach sera fusillé en mai 1942, et Charlotte Delbo sera déportée le 24 janvier 1943, avec 230 Françaises, au camp d'Auschwitz-Birkenau, puis à Ravensbrück jusqu'à sa libération, en avril 1945. «Je ne veux pas vous raconter ce long et terrible voyage que j'ai fait, ni vous

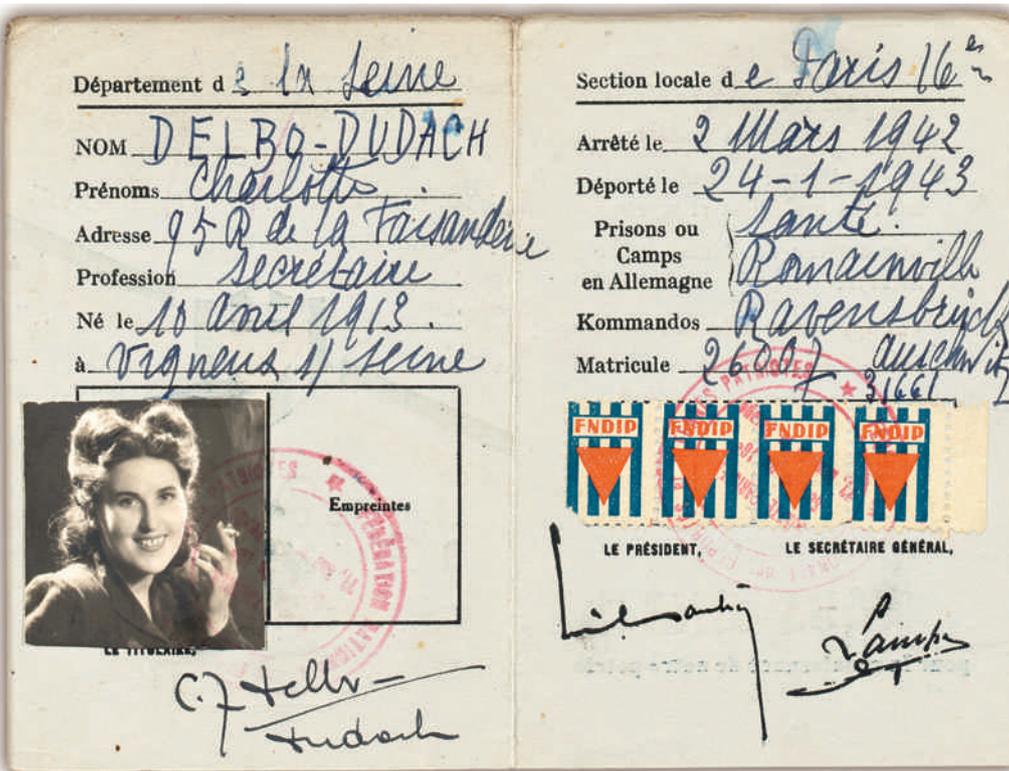
expliquer maintenant les raisons qui m'ont obligée à vous quitter à Rio. [...] Non. Je veux vous dire pourquoi je reviens», écrit-elle à Louis Jouvét le 17 mai 1945.

Si, en mai 1945, il est trop tôt pour le «dire», ce «terrible voyage» se lit déjà dans les faits que consignent des archives administratives: liste des colis reçus au fort de Romainville, liste des biens confisqués à Auschwitz, carte de rapatriement. Un an plus tard, le silence se brise. Avec le récit de sa libération tout d'abord, que Charlotte Delbo publie en mai 1946 dans *Le Journal de Genève* et qui dit le retour: «La terre était belle d'être retrouvée. Belle et triste à jamais.»

Écrire pour «porter à la conscience»

Jérôme Lindon est le premier à qui elle confie ses textes. Aux éditions de Minuit paraissent en 1961 *Les Belles Lettres* sur la guerre d'Algérie, puis, en 1965, *Le Convoi du 24 janvier*, hommage aux 230 femmes déportées avec elle. Suivront *Aucun de nous ne reviendra* – écrit dès 1946 mais publié vingt ans plus tard, *Une connaissance inutile* et *Mémoires de nos jours*, qui ensemble forment la trilogie *Auschwitz et après*. De manuscrit en tapuscrit, Charlotte Delbo transforme Auschwitz en littérature pour «porter à la connaissance, porter à la conscience». Elle entend aussi donner à voir et, en 1973, traduit l'univers concentrationnaire au théâtre avec *Qui rapportera ces paroles?* C'est pour le théâtre encore qu'elle écrit *Une scène jouée dans la mémoire*, où elle retrace les derniers instants passés avec Georges avant son exécution. Inscrit sur un petit carnet noir, le manuscrit de *Spectres, mes compagnons* (1977) constitue l'ultime lettre de Charlotte Delbo à Louis Jouvét, celle où elle pourra enfin lui «raconter».

Ci-dessous
Carte de membre
de Charlotte Delbo
de la Fédération
nationale des
déportés et internés
patriotes (FNDIP),
1946



Mileva Stupar

Alexandre Trauner, un enfant du paradis

En octobre 2012, une vente à Drouot consacrée à Alexandre Trauner et Jacques Prévert a permis à la BnF d'acquérir des témoignages essentiels du travail de ce grand artiste.

► Fuyant le régime autoritaire de l'amiral Horthy et l'antisémitisme ambiant, Alexandre Trauner, né en Hongrie en 1906, s'installe à Paris en 1929 après avoir étudié la peinture à l'école des Beaux-Arts de Budapest. Il s'intègre rapidement au groupe des artistes de Montparnasse et fait la connaissance de Lazare Meerson, décorateur de nombreux films de René Clair, dont il devient l'assistant. Il rencontre Jacques Prévert en 1932 et, par lui, Marcel Carné, pour qui il réalise les décors de *Drôle de drame*, *Le Quai des brumes*, *Hôtel du Nord*, *Le jour se lève*, *Les Visiteurs du soir* et *Les Enfants du paradis*. Il travaille également avec Marc Allégret, Jacques Feyder, Jean Grémillon... Dans les années 1950, il poursuit sa carrière aux États-Unis auprès d'Howard Hawks, Jules Dassin et Billy Wilder. De retour en France, Trauner collabore avec

quelques cinéastes de la nouvelle génération (*Coup de torchon*, *Tchao Pantin*, *Subway*). Il décède en 1993.

La vente organisée à l'Hôtel Drouot a permis au département des Arts du spectacle de faire l'acquisition de rares témoignages du travail réalisé par Alexandre Trauner pour le théâtre : un album de 23 dessins préparatoires et une maquette à la gouache pour les décors et les costumes de *Kean*, pièce d'Alexandre Dumas adaptée par Jean-Paul Sartre. S'y ajoute le tapuscrit de la pièce, qui diffère encore notablement du texte définitif, comportant de très nombreuses annotations de Pierre Brasseur et quelques-unes de Sartre lui-même.

Pierre Brasseur, qui avait créé le rôle de Goetz dans *Le Diable et le Bon Dieu*, avait demandé à Jean-Paul Sartre d'adapter la pièce qu'Alexandre Dumas avait écrite



© ADAGP, 2013, BnF, Estampes et photographie.

Ci-dessus
Alexandre Trauner,
photomontage,
vers 1955

Ci-dessous
Projet de décor pour
Kean, pièce adaptée
par Jean-Paul Sartre
du roman d'Alexandre
Dumas, mise en scène
et interprétée par
Pierre Brasseur, 1953

sur la vie du grand acteur anglais Edmund Kean (1789-1833). Sartre se prend au jeu et réécrit entièrement la pièce qui est créée le 16 novembre 1953 au Théâtre Sarah Bernhardt.

Réalisme poétique

De son côté, le département des Estampes et de la photographie a acquis neuf lots de photographies prises par Trauner lors des repérages préparatoires aux films *Hôtel du Nord*, *Le Quai des Brumes*, *Le jour se lève* et *Irma la douce*. Pour reconstituer au plus juste un lieu réel (l'hôtel du Nord) ou restituer le climat pittoresque d'une ville portuaire et d'un quartier populaire, Trauner prend de multiples vues qu'il compile méthodiquement. Du port du Havre aux rues de Paris, des Halles au canal Saint-Martin, il s'attache à fixer les détails d'une arrière-cour, d'une devanture d'atelier, de l'intérieur d'un réduit. Loin d'évacuer la présence humaine, il l'inscrit dans l'équilibre de ses compositions. Évoquant le réalisme poétique des années 1930 et le courant humaniste de l'après-guerre, ses épreuves offrent un écho pertinent aux œuvres de nombreux photographes déjà présents dans les collections, tels ses amis Brassai et Doisneau.

Annick Tillier et Dominique Versavel



© Adagp, 2013, BnF, Arts du spectacle.

Marcel Proust à la Morgan Library

L'exposition *Marcel Proust and Swann's Way: 100th Anniversary* à la Morgan Library & Museum de New York, initiée par l'ambassade de France, a été permise grâce à un large prêt de la BnF. Un exemple intéressant de « bonnes pratiques ».

La BnF prête 45 pièces issues de ses collections pour l'exposition *Marcel Proust and Swann's Way: 100th Anniversary* présentée à la Morgan Library & Museum de New York, du 15 février au 28 avril 2013. Prêt exceptionnel par la qualité et le caractère inédit aux États-Unis des documents, cet ensemble constitue l'essentiel de l'exposition, quelques éditions rares de la Morgan Library complétant la présentation.

À l'initiative de ce projet, les services culturels de l'ambassade de France aux États-Unis souhaitant célébrer à New York, dans le cadre de leur programme de promotion de la culture française, le centenaire de la publication de *Du côté de chez Swann*, premier volume de *À la recherche du temps perdu*. Le chef-d'œuvre de Proust reste, aujourd'hui encore, une référence majeure pour de nombreux écrivains américains. Les services culturels de l'ambassade de France ont fait appel à Antoine Compagnon, spécialiste de littérature française et éditeur de Proust chez Gallimard (collections Folio et La Pléiade), pour construire le scénario de l'exposition. La BnF a été sollicitée dès le début du projet pour accompagner son élaboration. Antoine Compagnon a travaillé à la sélection des pièces avec les conservateurs en charge du fonds Proust. L'exposition a été conçue comme une invitation à se plonger dans le processus créatif de l'écrivain avec l'évocation du Paris de Swann et de la campagne d'Illiers-Combray. Ont donc été sélectionnés les carnets de notes, cahiers, correspondances et épreuves imprimées du début du roman, ainsi que des cartes



Photo Graham S. Haber/Morgan Library & Museum, New York.

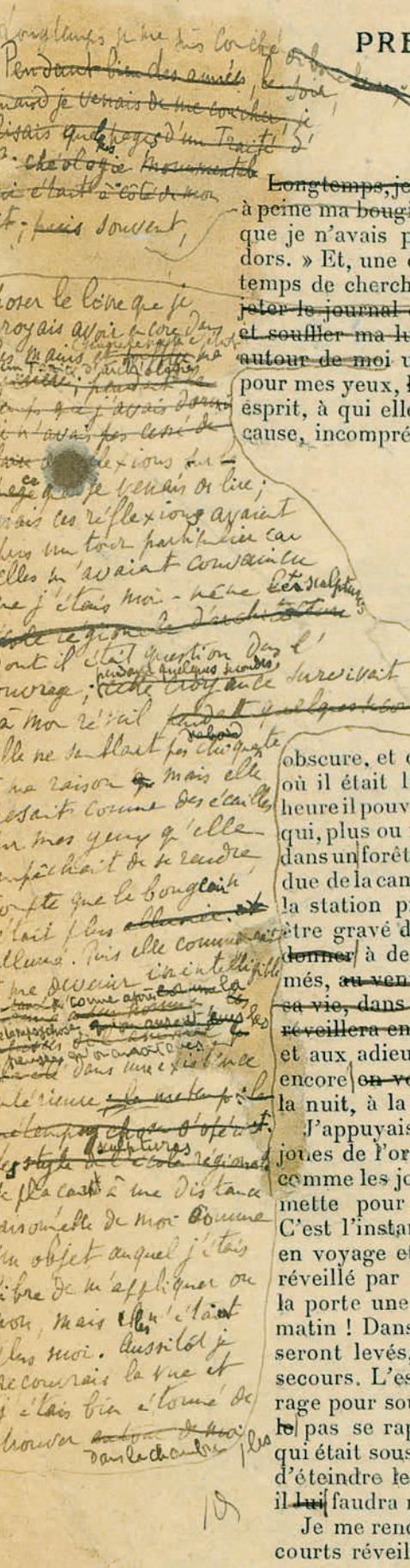
À gauche Marcel Proust, placards corrigés de *Du côté de chez Swann*, 1913

Ci-contre East Room Morgan Library & Museum, New York

postales, des photographies et une lettre de Proust à Gabriel Fauré. Parmi les pièces exceptionnelles, la BnF prête une dactylographie sur laquelle apparaît pour la première fois, dans une annotation manuscrite, le fameux incipit « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », ainsi que les placards de l'imprimeur, corrigés par Proust, avec l'indication du moment où l'écrivain décide de scinder son texte en deux parties, qui constitueront les deux premiers volumes de la *Recherche: Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Les éditions multimédia de la BnF ont réalisé à cette occasion une borne bilingue avec une vidéo d'Antoine Compagnon commentant ce jeu d'épreuves corrigées, qu'un dispositif permet de feuilleter virtuellement. Produite par les services culturels de l'ambassade de France avec le soutien de mécènes américains et français et de l'Institut français, l'exposition new-yorkaise constitue une belle occasion pour la BnF de faire connaître à l'étranger la richesse de ses collections en participant au rayonnement de la culture française. **Cécile Pocheau-Lesteven**

Le congrès de l'IFLA s'installe à Lyon

Lyon vient d'être choisie par l'International Federation of Library Associations and Institutions (IFLA) pour accueillir le 80^e Congrès international des bibliothèques et des sciences de l'information, en août 2014. Ce choix couronne les efforts importants de Lyon, ville du savoir avec 15 bibliothèques municipales, les Assises internationales du roman, Quais du polar, ainsi que la numérisation complète du fonds ancien de sa bibliothèque centrale. Le Congrès de l'IFLA rassemble chaque année plus de 3 500 experts de 130 nationalités autour des enjeux de la lecture publique, de la diffusion des savoirs et des pratiques numériques.



Partager la culture avec tous

La Mission de diversification des publics accueillait en juin dernier des apprentis de l'École de la deuxième chance, pour une visite de l'exposition *L'âge d'or des cartes marines* et une rencontre avec l'historienne Catherine Coquery-Vidrovitch. Bilan : des échanges passionnés et une chance pour ces jeunes d'appréhender la complexité de l'Histoire.

➤ Ouvrir les riches collections de l'institution au plus grand nombre et à un public qui ne s'autorise pas à fréquenter les lieux de culture : voici l'un des objectifs de la Mission de diversification des publics, créée en 2005 par la BnF. Ces publics recourent à une réalité très large : habitants des quartiers en difficulté, étrangers au français baltuant ou personnes illettrées, personnes âgées isolées, chômeurs, sans logis, voire anciens détenus en réinsertion... « Notre méthode ? Écouter et agir pour accompagner au plus près les demandes de centaines d'associations, de services publics et de relais auprès desquels nous sommes engagés », précise Sylvie Dreyfus, qui pilote la Mission.

Visites du bâtiment, découverte de l'histoire de la bibliothèque et de ses collections, projections de films, réalisation d'une fresque de l'histoire avec une association de banlieue, présentation de documents patrimoniaux... Les initiatives sont extrêmement variées ! Des actions suivies sont par exemple menées, en partenariat avec l'École de la deuxième chance, envers

les jeunes « décrocheurs ». Cette association propose à des apprentis de 18 à 25 ans une formation d'un an, sur la base du volontariat, afin de construire un projet professionnel en retrouvant les fondamentaux en français, en mathématiques et en culture générale. « En juin dernier, nous avons proposé aux apprentis d'une école parisienne de la deuxième chance de rencontrer le commissaire de l'exposition *L'âge d'or des cartes marines*, poursuit Sylvie Dreyfus. Il leur a montré les pièces principales, suscitant un lot de questions souvent très pertinentes, relatives à la colonisation et l'esclavage. »

L'idée est venue d'approfondir la réflexion par un échange avec Catherine Coquery-Vidrovitch, historienne et auteur d'une *Petite Histoire de l'Afrique* (La Découverte, 2010). Chercheuse émérite devenue une pédagogue « polyglotte » habituée à tous types de publics, elle leur a dressé un tableau général de l'histoire africaine, soulignant son rôle fondamental dans l'histoire mondiale, rappelant que celle-ci ne débute ni avec la colonisation ni avec l'indépendance, bref, rendant compte de sa

complexité. « Il est toujours difficile, ajoute-t-elle, de faire entendre que l'esclavage a concerné toutes les sociétés anciennes. L'esclavage n'a pas été qu'une affaire entre Occidentaux esclavagistes et esclaves africains. Il a eu cours également entre Africains. Mais cela demeure méconnu. Les jeunes sont sortis de cette rencontre avec l'idée que la réalité est plus complexe qu'il n'y paraît. » Catherine Coquery-Vidrovitch devait intervenir une heure. Elle a quitté l'assemblée après trois heures d'échange. « Leur attention était remarquablement soutenue et leurs interrogations passionnées ! »

Si passionnées qu'un des jeunes dont le projet était de travailler dans le domaine de l'accueil a pu effectuer un stage au service des visites de la BnF. L'apprenti a lui-même guidé d'autres visiteurs dans l'exposition, investi à son tour du rôle de médiateur. Et Sylvie Dreyfus de conclure : « En développant ce type de projet, on transforme l'image de la BnF pour la faire percevoir comme un lieu accessible à tous. »

Ci-dessous
Visite de l'exposition
*L'âge d'or
des cartes marines*,
juin 2012

Cédric Enjalbert



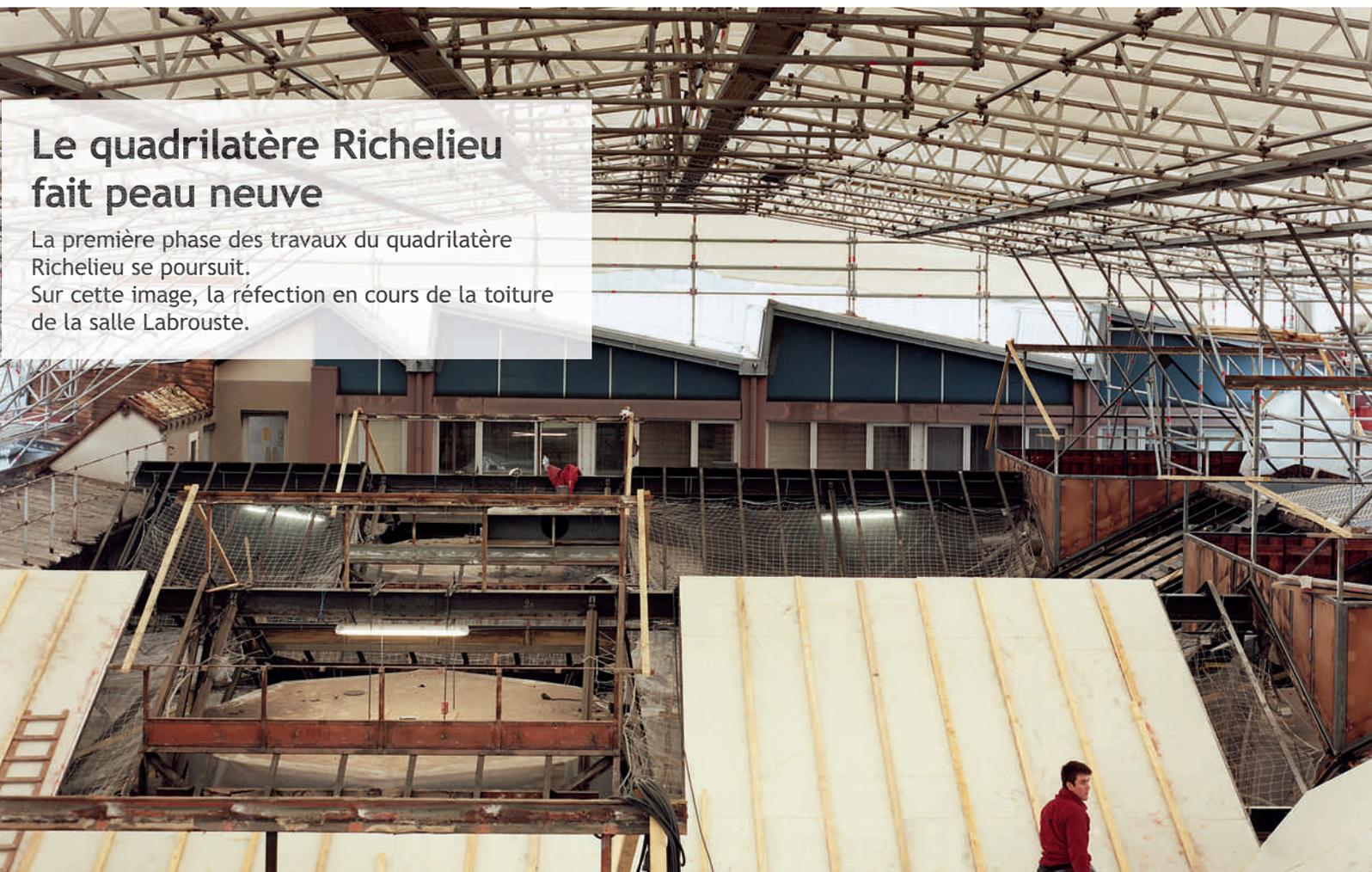
Comme un grand Meccano®

Côté est de la bibliothèque François-Mitterrand, les travaux de démontage des travellators ont commencé début janvier. Avant la mise en place de la nouvelle entrée, qui sera prête fin septembre 2013. Attention, jusqu'à cette date, entrez par l'ouest !



Le quadrilatère Richelieu fait peau neuve

La première phase des travaux du quadrilatère Richelieu se poursuit. Sur cette image, la réfection en cours de la toiture de la salle Labrouste.



Hommage à Arnaud de Vitry

Ingénieur et homme d'affaires remarquable, bibliophile et amateur d'art éclairé, Arnaud de Vitry a soutenu pendant de nombreuses années, avec autant de générosité que de discrétion, les collections d'estampes de la BnF. Portrait d'un grand mécène récemment disparu.



© Studio Harcourt, Paris.

Descendant d'Édouard de Laboulaye, Arnaud de Vitry, né en 1926, avait en commun avec son ancêtre – instigateur de l'idée d'offrir aux États-Unis une statue représentant la liberté – l'indépendance d'esprit et l'ouverture au monde. Après des études d'ingénieur en France puis de commerce à Boston, il crée son entreprise, puis choisit de rentrer en France avec son épouse Henriette, qui partage sa passion pour la culture et les arts. Dès son installation en France, Arnaud de Vitry manifeste son attirance pour les ouvrages de bibliophilie et pour l'estampe. En matière de livres, ce sont surtout les ouvrages anciens d'architecture qui l'intéressent. Peter Fuhring, historien d'art qui l'a bien connu, raconte: «Un jour, à une vente à Drouot, il a découvert des livres anciens d'architecture et de perspective et les a achetés. L'idée lui vint alors de constituer une collection dans ce domaine. Il va voir Léonce Laget, libraire spécialisé en livres d'architecture à Paris, et lui demande quelle somme il devait engager chaque année pour réaliser cet ambitieux projet. Léonce Laget donne un chiffre. «Je double cette somme si vous acceptez de m'aider.» Ce qui fut fait. Le plus souvent, Arnaud de Vitry repérait et choisissait les livres, puis il passait commande à Léonce Laget. Il dut même faire ajouter une aile

supplémentaire à la résidence familiale pour abriter sa collection! En 2002 il se sépara de la partie consacrée à la géométrie, l'optique et la perspective. Le catalogue établi par Sotheby's pour cette vente est devenu un ouvrage de référence tant cet ensemble était riche et représentatif.

Son intérêt pour le livre l'amène à rencontrer Hubert Heilbronn, à l'époque Président de l'Association des Amis de la BnF, et à se lier d'amitié avec Laure Beaumont-Maillet, alors à la tête du département des Estampes et de la photographie. Il s'implique dans l'action de l'association et fait des dons réguliers pendant plus de dix ans au département: de nombreuses œuvres sont entrées dans les collections grâce à lui: les *Carnets*

d'Albert Flocon, des gravures de Gauguin, Pissarro, Baselitz... En 2011, il avait soutenu l'exposition *Érik Desmazières* à la Galerie des donateurs, et mécéné la commande faite à l'artiste d'une série de 21 estampes des magasins Labrousse de la bibliothèque Richelieu. Tout récemment encore, son soutien a permis d'acquérir une eau-forte en couleurs de Jasper Johns lors d'une vente chez Sotheby's. Arnaud de Vitry nous a quittés en décembre 2012; il avait transmis le flambeau à ses deux filles, qui poursuivent son œuvre, l'une auprès de l'Association des Amis de la BnF, l'autre en faveur de la musique, domaine de prédilection de leur mère, disparue deux ans plus tôt.

Sylvie Lisiecki



En haut
Arnaud de Vitry

Ci-contre
Robert Nanteuil
Portrait de Louis XIV,
pastel acquis
par la BnF grâce
à Arnaud de Vitry

BnF. Estampes et photographie.

Le fonds musical rejoint le catalogue général

Musique manuscrite et imprimée, traités, méthodes, programmes... le fonds musical de la BnF est désormais consultable dans sa totalité sur Internet. Un travail considérable qui réjouira chercheurs, interprètes et mélomanes.

► Au terme d'un chantier d'informatisation d'une ampleur et d'une complexité inédites dans les bibliothèques musicales françaises, les 560 584 notices issues du fichier général Auteurs et Anonymes du département de la Musique sont consultables depuis janvier 2013 dans le catalogue général de la BnF (<http://catalogue.bnf.fr>). Désormais, le fonds musical propre de la BnF est

interrogeable en totalité. Ce fonds très riche – musique manuscrite et imprimée, traités, méthodes, ouvrages critiques, programmes, périodiques, coupures de presse, archives – permet d'étudier aussi bien une œuvre de sa genèse à sa réception que la vie musicale en France, la condition sociale du musicien, la facture instrumentale ou encore le travail de l'interprète. S'il remonte à l'instauration effective

Ci-contre
Couverture
de la partition
Chanson japonaise,
musique
de Bénédictus,
illustration de
F. Gorguet, 1888

du dépôt légal de la musique gravée vers 1685, cet ensemble s'accroît de façon décisive au XVIII^e siècle grâce à des apports éminents : collection Sébastien de Brossard (1725), *Meslanges autographes* de Marc-Antoine Charpentier (1727), compositions autographes de Jean-Jacques Rousseau puis, à la Révolution, bibliothèques musicales de Marie-Antoinette et Madame Élisabeth ou fonds du Concert spirituel. Au XIX^e siècle et au début du XX^e, les collections s'accroissent essentiellement par le dépôt légal, c'est-à-dire la production éditoriale française courante.

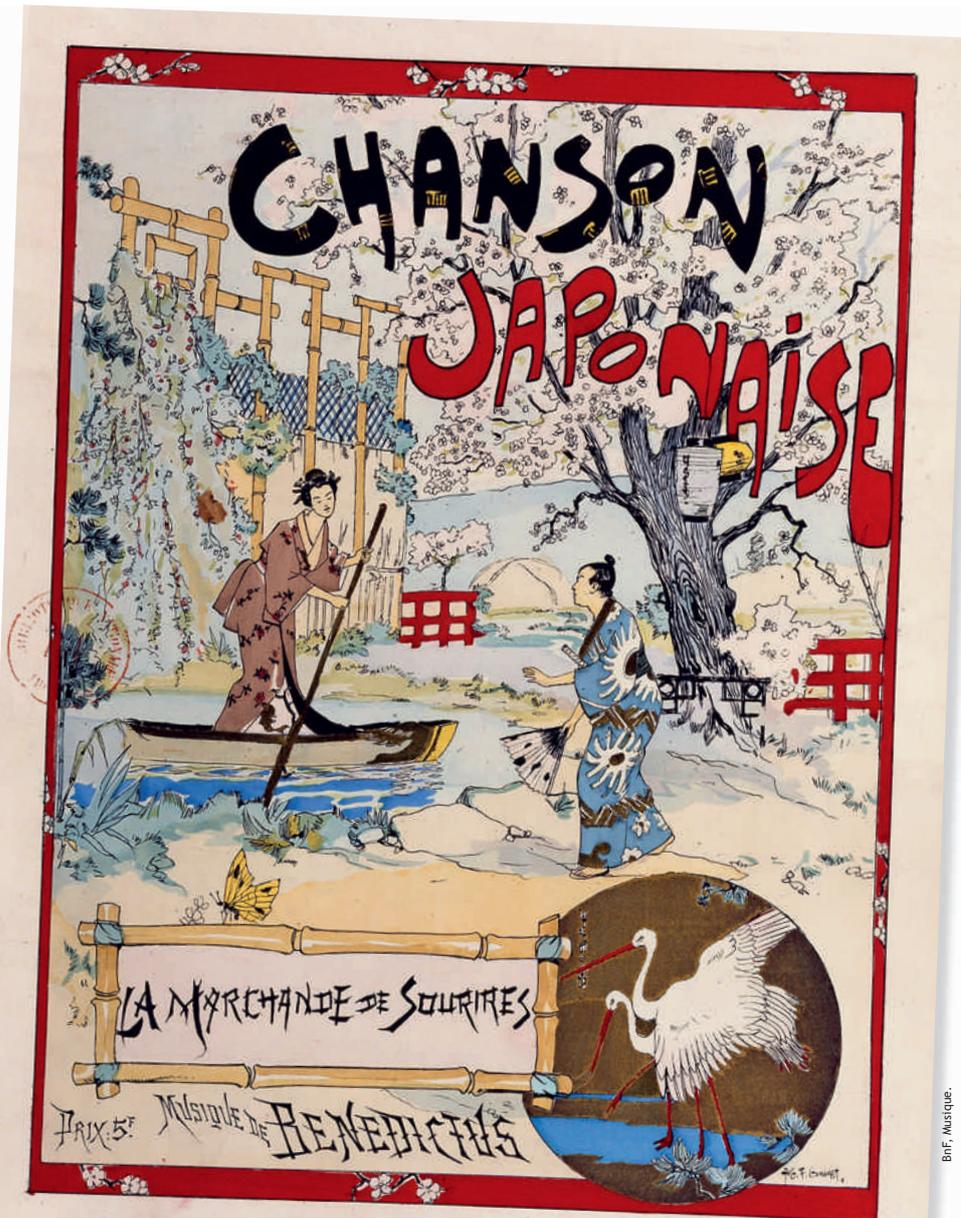
Un patrimoine inestimable

Durant cette période, c'est surtout la bibliothèque du Conservatoire, fondée en 1795, qui bénéficie de dons majeurs et mène une politique d'acquisition active jusqu'à sa réunion administrative à la BN en 1935. Après la création du département de la Musique en 1942, et l'intégration du fonds patrimonial du Conservatoire à ses collections en 1964, des pièces ou ensembles remarquables entrent à nouveau à la BN (dation Chambure en 1979, legs Nadia Boulanger en 1980).

Constitué entre 1875 et 1991, le fichier offre des descriptions bibliographiques dont le catalogue général exploite au mieux la richesse. Les multiples index permettent de tirer pleinement parti de données jusqu'ici sans accès spécifique (éditeurs, provenances) et de reconstituer les bibliothèques de travail de certains compositeurs, interprètes ou musicologues. Autant d'approches nouvelles et heuristiques des collections pour le chercheur, l'interprète ou le mélomane.

L'informatisation du fichier du Conservatoire, qui décrit les collections de cette institution recueillies entre 1795 et 1964, est en préparation. Elle achèvera de conférer au patrimoine musical de la BnF, le quatrième au monde, la visibilité qu'il mérite.

Sophie Renaudin
et François-Pierre Goy



BnF, Musique.

Les portails web thématiques de la bibliothèque du Haut-de-jardin

Quatre portails documentaires sont en ligne sur le « Développement durable » (grâce au soutien de la Fondation Hermès), « L'Europe », la « Francophonie » et les « Sociétés en débat ». Accompagnant les futurs centres de ressources de la bibliothèque du Haut-de-jardin, ces portails sont constitués d'une sélection d'actualités et de ressources documentaires de référence consultable sur Internet ou en salles de lecture. Pour chacun, l'onglet « Pour commencer » permet de repérer les sources d'information essentielles pour une première approche : ouvrages et revues de référence, sites web et blogs à connaître, grandes dates de l'histoire du thème... L'actualité est très présente à travers des brèves choisies sur Internet et par une présentation commentée des nouvelles acquisitions, livres ou revues, d'ores et déjà consultables

en salles de lecture. Chaque grand domaine est décliné en thèmes plus précis comme le Parlement européen ou encore l'Euro, pour le portail « Europe ». En outre, les bibliothécaires proposent des conseils de lecture, coups de cœur ou document du mois choisis parmi l'actualité éditoriale ou le fonds documentaire de la Bibliothèque. Enfin, ces portails mettent à disposition des documents de toute nature accessibles gratuitement sur le web. Un guide de recherche des publications officielles de l'Union européenne est en ligne. Premier d'une série de guides sur les publications officielles, il propose une sélection des publications des institutions européennes : textes juridiques, rapports, études et données statistiques, imprimés et en ligne.

Isabelle Copin

Pour consulter tous les portails et guides <http://bnf.libguides.com>

CATALOGUE DE L'EXPOSITION GUY DEBORD. UN ART DE LA GUERRE

Paris, 1953, un jeune homme écrit en hautes lettres sur un mur de la rue de Seine : « Ne travaille jamais ».



Guy Debord, un art de la guerre, catalogue d'exposition, 224 pages, 250 illustrations, 39 euros Co-édition BnF/Gallimard. www.gallimard.fr www.bnf.fr <http://editions.bnf.fr>

LA CULTURE DÉBORDE, TÉLÉRAMA AUSSI

Le monde bouge. Pour vous, Télérama explose chaque semaine, de curiosités et d'envies nouvelles.





Le sac et les accessoires de Winnie, rôle tenu par Madeleine Renaud dans la pièce *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett, Théâtre de l'Odéon-Théâtre de France, Paris, 1963.

BnF, Arts du spectacle, Fonds Renaud-Barrault.

« Encore une journée divine ! »

Ainsi commence *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett. L'image de Winnie enterrée jusqu'à la ceinture dans un mamelon avec, à portée de main, son sac et son ombrelle, est présente dans toutes les mémoires. Pour passer le temps, elle sort de multiples objets, les manipule et les range : brosse à dents, dentifrice, rouge à lèvres, petit miroir, revolver, boîte à musique... comme autant de quotidien à commenter. Dans l'acte II, Winnie est enterrée jusqu'au cou. Elle s'interroge, seuls les bruits, celui du réveil en particulier, l'aide à « tirer sa journée ». La lumière a baissé. Les objets éparpillés ne sont plus que la mémoire d'un monde qui touche à sa fin. La création française de la pièce a eu lieu à Venise, au Teatro del Ridotto le 28 septembre 1963. Un mois plus tard, le 21 octobre, la pièce était jouée au Théâtre de l'Odéon. La mise en scène était de Roger Blin, les décors de Matias et le seul rôle parlant de la pièce, Winnie, était interprété par Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault incarnant celui, muet, de Willie. Le fonds Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault a rejoint le département des Arts du spectacle par don et acquisition entre 1978 et 1995. L'inventaire est aujourd'hui accessible en grande partie en ligne dans le catalogue BnF-Archives et manuscrits. **Joël Huthwohl**

{ BnF

Informations pratiques

Bibliothèque Richelieu

5, rue Vivienne
75002 Paris
Tél. 01 53 79 87 93

Bibliothèque François-Mitterrand

Quai François-Mauriac,
75013 Paris

Bibliothèque d'étude
Tél. 01 53 79 40 41 (ou 43)
ou 01 53 79 60 61 (ou 63)

Bibliothèque de recherche
Tél. 01 53 79 55 06

Bibliothèque-musée de l'Opéra

Opéra-Garnier, rotonde de l'Empereur,
au coin des rues Scribe et Auber
75009 Paris
Tél. 01 53 79 37 47

Bibliothèque de l'Arsenal

1, rue de Sully, 75004 Paris
Tél. 01 53 79 39 39.

Tarifs cartes de lecteur

Haut-de-jardin
1 an : 38 €, tarif réduit : 20 €
1 jour : 3,50 €.

Recherche (François-Mitterrand,
Richelieu, Arsenal, Opéra)
1 an : 60 €; tarif réduit : 35 €
15 jours : 45 €; tarif réduit : 25 €
3 jours : 8 €.

Réservation à distance de places et de documents

Tél. 01 53 79 57 01

Informations générales

Tél. 01 53 79 59 59

www.bnf.fr

Association des amis de la BnF



L'association a pour mission d'enrichir les collections de la BnF et d'en favoriser le rayonnement. De nombreux avantages sont accordés aux adhérents. Informations : comptoir d'accueil, site François-Mitterrand, hall Est. Tél. 01 53 79 82 64

www.amisbnf.org